

398.20971417

D938L

1996

1996

LÉGENDES DE LA CÔTE-NORD

JEAN-CLAUDE DUPONT



Éditions J.-C. Dupont



Bibliothèque Nationale du Québec

LÉGENDES DE LA CÔTE-NORD
de Tadoussac à Blanc-Sablon

LÉGENDES DE LA CÔTE-NORD

de Tadoussac à Blanc-Sablon



LÉGENDES DE LA CÔTE-NORD

de Tadoussac à Blanc-Sablon

Jean-Claude Dupont

Éditions J.-C. Dupont
2 700, rue Mont-Joli
Sainte-Foy, Québec
G1V 1C8

Tél. : (418) 659-1321
Télec. : (418) 658-7177

Dans la même collection :

1. *Légendes du Saint-Laurent, I*
2. *Légendes du Saint-Laurent, II*
3. *Légendes du cœur du Québec*
4. *Légendes de l'Amérique française*
5. *Légendes des villages*
6. *Légendes amérindiennes*
7. *Coutumes et superstitions*
8. *Les Amérindiens au Québec*
9. *Indian Legends*
10. *Objets d'amour*
11. *Légendes de la Gaspésie et des Îles de la Madeleine*

ISBN : 2-9804100-3-9

Dépôt légal, premier trimestre, 1996
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Interdiction de reproduction sans l'autorisation écrite de l'auteur.

© Copyright, Éditions J.-C. Dupont, Québec, Canada

GR
113.5
C86 D86
1996

PRÉSENTATION

Parmi les textes légendaires oraux ou écrits diffusés dans la grande région de la Côte-Nord allant de Tadoussac au Labrador, on trouve des mythes de la culture montagnaise-naskapi, des récits à fondement historique, des manifestations de disparus, ainsi que des croyances populaires tirées du vieux fonds européen.

Les mythes amérindiens mettent en scène des esprits, souvent ceux des ancêtres, ou des événements passés au « commencement » du monde et qui ont déterminé la condition des humains et de la nature. Ils présentent des Amérindiens invincibles au combat, font surgir des êtres vivants et délivrent de monstres ou de mauvais manitous.

Les légendes qui se modifient au gré des lieux et des époques, ou selon la personnalité des conteurs, relatent des faits supposément vécus par les hommes et les femmes, dans l'environnement régional, et dans le cadre des activités de la vie quotidienne.

Les récits basés sur des événements ou des personnages historiques rappellent surtout l'existence de navigateurs français, de capitaines anglais et de naufragés perdus ou retrouvés. Ces faits se seraient aussi bien déroulés lors de l'arrivée des Européens que dans le quotidien des pêcheurs et chasseurs installés sur les côtes par la suite.

Les manifestations de l'au-delà sont dues à des morts de l'entourage, parents ou amis surtout, mais parfois aussi à des défunts inconnus. On assiste à des « avertissements » donnés par les morts aux vivants, de même qu'à des punitions divines appliquées à ceux qui sont sur le point de mourir.

Quant aux esprits malfaisants ou destructeurs qui ont été amenés au pays par les Européens, ce sont surtout les sirènes de mer, les lutins, et les monstres marins ; on peut aussi intégrer à cette catégorie les chasses volantes et les trésors cachés.

Parmi les personnages qui ont fréquenté les côtes et dont on conserve encore le souvenir, mentionnons Jos Hébert, postillon de la côte, Placide Vigneau et Napoléon Comeau, gens de tous métiers et associés à divers événements, le sorcier Gamache de l'île d'Anticosti, et le Père de La Brosse, missionnaire de Tadoussac.

Dans ces grands espaces où la population est clairsemée, sur les côtes et sur les îles, mais aussi sur l'eau, des animaux et des phénomènes atmosphériques peuvent s'en prendre aux vivants. Parmi les monstres marins qui ont hanté l'imagination, mentionnons le « grand serpent de mer » et la « scie-gouine des mers », des animaux préhistoriques oubliés dans les eaux fréquentées par les pêcheurs.

On a vu aussi des chevaux, des oiseaux de mer et des hiboux s'attaquer aux gens ou à leurs propriétés, et des aurores boréales transformer les vivants en statues de pierre. D'autres formes, sans nom et au physique incertain, sortent d'eau ou de terre et y retournent après s'être manifestées.

Certains lieux géographiques peu fréquentés, et parfois abrupts, se prêtent bien à l'existence de trésors cachés par des pirates et gardés par des marins sacrifiés au moment de la mise en terre de coffres remplis d'argent, d'or ou de bijoux.

Ces fantômes se manifestaient souvent sous la forme d'« hommes pas de tête », mais parfois en faisant seulement du bruit. Pas surprenant, puisqu'une coutume répandue chez les pêcheurs de cette région consistait, surtout lors de fêtes bien arrosées entre hommes, à se donner la main en se promettant que le premier des deux qui mourrait viendra avertir l'autre au moment de sa mort ou après être rendu dans l'au-delà. Et c'est ainsi qu'on reçoit des « avertissements » de la mort d'un tel, ou que tel autre vient aviser son ami qu'il se trouve au ciel, au purgatoire ou en enfer, et qu'il a besoin de prières, quand ce n'est pas pour confier une tâche particulière. Sans oublier que le disparu peut aussi se charger d'avertir le vivant de se préparer à mourir prochainement.

Certains récits véhiculés par les Francophones, Anglophones ou Amérindiens, regroupent des traits de culture indo-européenne et de culture amérindienne. On a vu des manitous devenir des démons, ou vice-versa, et des canots de chasse-galerie remplacés par des raquettes volantes chaussées par des Amérindiens. Parfois aussi, la rencontre de pêcheurs québécois et de pêcheurs terre-neuviens ou labradoriens a donné naissance à des versions légendaires où l'on attribue le mauvais rôle à l'étranger.

Tout ce monde imaginaire présenté ici se veut assez représentatif de l'univers fantastique de la Côte-Nord. On pourra cependant enrichir ses connaissances en retournant aux sources ou aux versions apparentées citées en références de chacune des légendes retenues.

The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that proper record-keeping is essential for the smooth operation of any business and for the protection of its interests. The text outlines various methods for recording transactions, including the use of journals, ledgers, and account books. It also discusses the importance of regular audits and the role of the auditor in verifying the accuracy of the records.

The second part of the document deals with the classification of assets and liabilities. It explains how assets should be categorized into current and fixed assets, and how liabilities should be classified into current and long-term liabilities. The text also discusses the importance of valuing assets and liabilities correctly and the impact of depreciation and amortization on the financial statements.

The third part of the document focuses on the preparation of financial statements. It describes the process of preparing the balance sheet, the profit and loss account, and the cash flow statement. It also discusses the importance of presenting the financial statements in a clear and concise manner and the role of the management in providing a commentary on the results of the business.

The fourth part of the document discusses the importance of budgeting and cost control. It explains how a budget can be used to plan the business's activities and to monitor its performance. The text also discusses various cost control techniques, such as standard costing and variance analysis, and their role in improving the efficiency of the business.

The fifth part of the document deals with the importance of financial ratios and indicators. It explains how these ratios can be used to analyze the financial performance of the business and to compare it with its competitors. The text also discusses the limitations of financial ratios and the need for a comprehensive analysis of the business's financial position.



1. Les cloches qui sonnent d'elles-mêmes
huile sur toile ; 16" x 20"

Le missionnaire de Tadoussac avertit ses amis des rives du Fleuve
au moment de sa mort.

LES CLOCHES QUI SONNENT D'ELLES-MÊMES

TADOUSSAC

Le Père de La Brosse avait une grande réputation de sainteté tant sur la Côte-Nord que dans le Bas-du-Fleuve, puisqu'avant de se fixer à Tadoussac en 1766, il avait séjourné dans la région de Rimouski. D'ailleurs, une légende veut qu'il ait laissé l'empreinte de ses raquettes et de son genou sur un rocher de Trois-Pistoles.

Au Saguenay, alors qu'il se trouvait chez les Indiens Naskapis, il arrêta un incendie de forêt en traçant une ligne de démarcation avec un bâton, conjurant l'élément destructeur de ne pas aller plus loin. Il aurait, par ce seul miracle, converti des centaines d'Amérindiens témoins de ce fait.

Mais c'est surtout la légende des cloches qui sonnèrent d'elles-mêmes au moment même de sa mort, dans toutes les chapelles où il avait exercé son ministère, qui attira le plus l'attention.

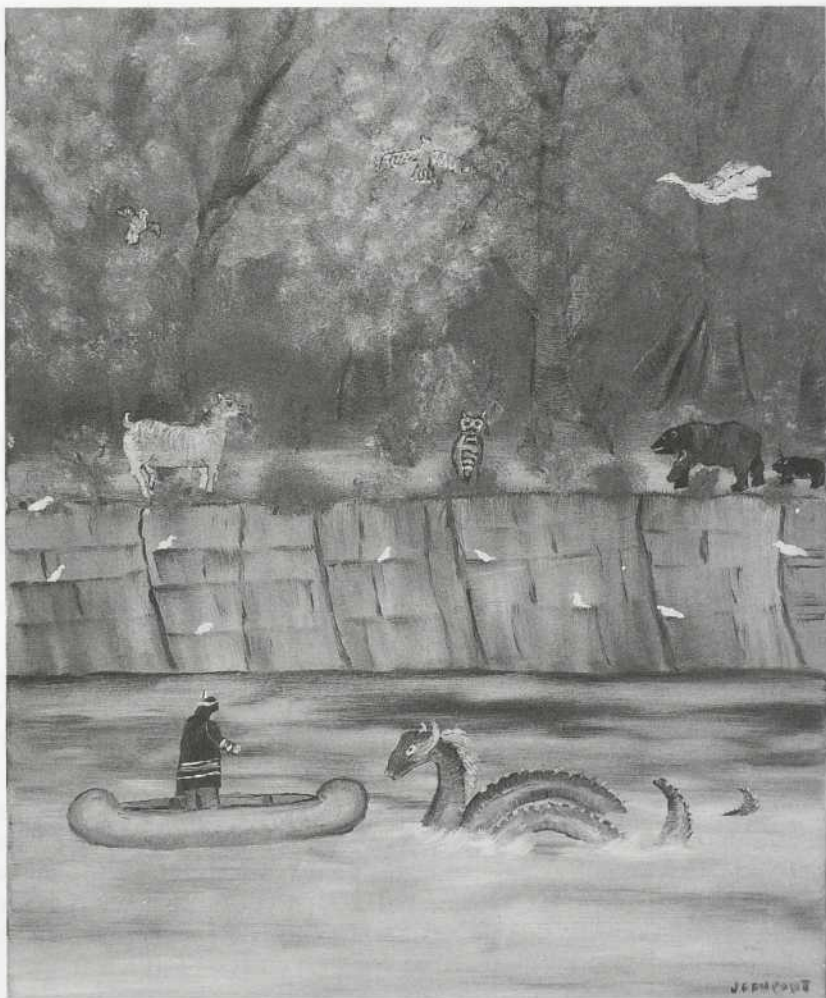
Le soir du 11 avril 1782, le curé Compain de l'île aux Coudres veillait seul dans son presbytère, lorsque tout à coup, dans le silence de la nuit, à minuit, il entendit le son de la cloche de sa chapelle qui retentissait. Il entra dans la chapelle : personne ! Et la cloche, là-haut, sonnait toujours.

Soudain, comme si la voix d'un vieil ami se faisait entendre, il songe au Père de La Brosse qui vient de mourir, et une voix intérieure lui dit d'être le lendemain matin au bout de l'île où quelqu'un viendrait le chercher en barque pour aller donner la sépulture au bon Père de La Brosse.

Ce soir-là, à Tadoussac, le Père de La Brosse qui avait passé la soirée au Poste de traite à jouer aux cartes avec les officiers, les laissa en leur disant : « Je vous dis adieu, car vous ne me verrez plus vivant. Ce soir même, à minuit, je serai mort. Ne touchez pas à mon corps, demain, vous irez chercher le curé Compain de l'île aux Coudres qui vous attendra au bout de l'île. Même si le fleuve est mauvais, ne craignez point de partir. »

À minuit, la cloche de la chapelle de Tadoussac se mit elle aussi à sonner et les officiers se rendirent sur les lieux. À la lueur de la lampe du sanctuaire, ils virent dans le chœur la robe du Père de La Brosse. Il était mort, prosterné à terre, le visage dans ses deux mains, appuyé sur la première marche de l'autel.

Le matin, on vit arriver de partout les habitants des alentours ; et les Amérindiens, un doigt sur la bouche comme pour marquer par ce geste qu'aucune parole ne pouvait exprimer leur douleur, s'amènèrent par centaines.



2. L'Indien qui brisa le Cap Trinité
huile sur toile ; 16" x 20"

Un vieux chasseur montagnais rencontre le dernier mauvais manitou
sur la rivière Saguenay.

L'INDIEN QUI BRISA LE CAP TRINITÉ

CAP TRINITÉ

Un soir d'été, voilà des siècles, le bon manitou des Amérindiens avait noyé tous les mauvais manitous dans le fleuve, mais il en restait encore un vivant sous l'eau du Saguenay. Personne ne pouvait raconter ce qu'il avait vu lorsque ce démon sortait des eaux, puisqu'on ne retrouvait plus alors qu'une barque vide : les voyageurs avaient disparu.

Ce soir-là, un vieux chasseur indien qui passait en canot au pied du Cap Éternité vit soudain l'eau s'agiter, et bientôt, son canot qui ne pouvait plus avancer à cause des mouvements du mauvais esprit, allait chavirer. Comme ses aïeux lui avaient dit que dans les moments de détresse, il fallait crier vers le père des Anciens et lui demander de l'aide, le chasseur lança un grand cri tout en s'appêtant à dompter le monstre dont il apercevait déjà la face grimaçante.

L'animal surgit alors des profondeurs du Saguenay, et dans un bond, il s'élança sur le canot. Le chasseur se leva dans son embarcation et saisit la bête au vol en l'attrapant par la queue. C'était une bête énorme, dont la peau, semblable à celle d'un serpent, était de couleur verte. Le mauvais esprit se recourba sur lui-même, tentant de mordre les mains de l'Indien qui l'avait agrippé vigoureusement, mais le vieux chasseur réussit à parer les coups.

Au même moment, l'homme se sentit rempli d'une force magique, et il fit tournoyer le monstre au-dessus de sa tête, puis il lui brisa le front sur la montagne qui s'élève en bordure du Saguenay.

L'Indien s'y prit par trois fois pour assommer le mauvais manitou, et le roc se brisa en trois gigantesques échelons, soit une échancrure à chacun des coups de tête du monstre sur la montagne. Il se produisit alors un éboulis de pierres et d'arbres qui s'engouffra dans la rivière et enterra le mauvais manitou. L'eau se mit à bouillir et elle demeura brouillée pendant tout l'été.

Il n'a jamais poussé d'arbres par la suite sur le sommet de cette montagne qu'on appelle le Cap Trinité et chaque fois qu'un Indien passe devant ces lieux, il jette une poignée de tabac dans les eaux pour remercier le bon manitou qui libéra son peuple.



3. Les hommes pas de tête
huile sur toile ; 16" x 20"

Des morts prennent la forme d'« hommes pas de tête »
pour garder des trésors cachés.

LES HOMMES PAS DE TÊTE

ESCOUMINS

Dans l'ancien temps, on apercevait des fantômes qu'on appelait « les hommes pas de tête ». « Ce n'était pas des personnes jasantes ; parce qu'on n'a jamais réussi à leur faire sortir un mot de la bouche. »

Théophile en avait rencontré un qui se tenait dans l'écurie des chevaux alors qu'il travaillait dans les chantiers forestiers de la Côte-Nord. Un soir, comme il avance dans l'allée du bâtiment, il se fait soudainement arrêter par un de ces fantômes. Il tente de passer sur sa droite, puis sur sa gauche, mais l'homme sans tête se déplace dans le même sens pour lui barrer le chemin.

Théophile, qui était renommé pour sa hardiesse, ne se compte pas battu ; il fonce en avant et il réussit à arriver derrière son cheval. Puis, il se glisse à côté de l'animal pour aller lui porter sa chaudière d'eau, mais voilà l'homme sans tête qui s'est placé à la tête du cheval. Là, c'en était trop ; Théophile lui dit : « Nomme-toi ou recule-toi de là ! »

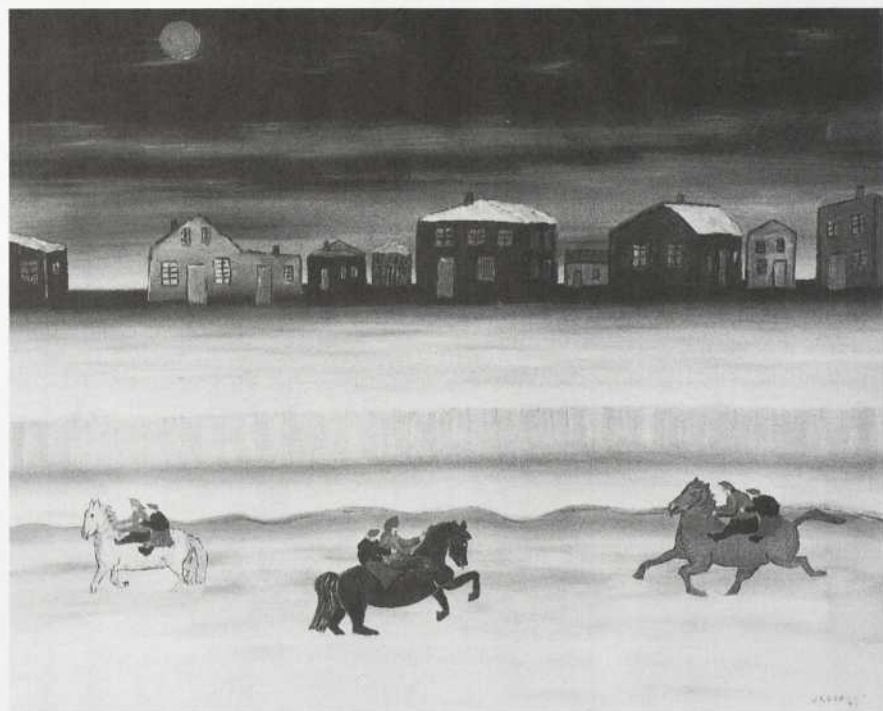
Le fantôme ne bouge pas d'un pouce. Le bûcheron qui « n'avait plus une goutte de sang dans ses poches » ramasse la pelle à fumier, puis tout en essayant de lui en sacrer un coup, il lui lance une volée de sacres par la tête. Aussitôt, la voie est libre, l'homme pas de tête est disparu.

Une autre fois, des charroyeurs de bois qui travaillaient encore vers six heures du soir, arrivent au trait-carré pour y décharger leur voyage. Qu'est-ce qu'ils voient ? Un homme pas de tête qui leur barrait la route ! Ça leur a pris du temps à s'en défaire, le fantôme empêchait le cheval d'avancer.

Il y a des pêcheurs qui prétendent même avoir vu une femme pas de tête sur une petite île où ils étaient descendus pour cueillir des œufs d'oiseaux de mer. Cette fois, ils avaient remarqué qu'il s'agissait d'une Indienne, parce qu'elle avait une robe de peau de chevreuil.

On prétend que ces fantômes seraient des gardiens de trésors cachés. Lorsque les pirates enterraient des coffres, ils tiraient à la courte paille pour découvrir lequel des marins serait abandonné sur les lieux pour garder le trésor. Celui qui se voyait désigné par le sort était enterré avec le trésor.

Lorsque ces personnages font leur apparition, c'est qu'un trésor se trouve tout près des lieux.



4. Les lutins
huile sur toile ; 20" x 24"

La nuit, il y avait des lutins qui volaient les chevaux dans les écuries
de la Côte-Nord.

LES LUTINS

SAINT-PAUL-DU-NORD

Il y en avait partout des lutins, mais ceux-là de la Côte-Nord ne s'habillaient pas en vert comme ailleurs au Québec ; ils portaient plutôt un costume rouge et bleu. Puis, comme les chevaux étaient moins nombreux que sur la rive sud et dans Charlevoix, les lutins se promenaient par couple ; un lutin et une lutine montés sur le même cheval.

Les lutins de la Côte-Nord n'étaient pas frileux ; on en a vu en plein mois de janvier qui venaient voler des chevaux dans les écuries pour les faire courir sur le bord de la côte, dans l'eau jusqu'aux jarrets. Ces petits personnages malveillants avaient le secret de se faire obéir des chevaux ; aussitôt qu'ils entraient dans l'écurie, on aurait dit que les chevaux ne pouvaient leur résister.

Thomas avait bien passé proche d'en attraper « une couple », une nuit qu'il les avait aperçus dans son étable en train de tresser la queue et la crinière de sa jument blonde. Il avait vite couru chercher un filet de pêche pour leur lancer sur le dos, mais ils s'étaient tous échappés en passant par le trou à fumier.

Une autre fois, comme il était entré dans son écurie et que ses deux chevaux n'étaient pas dans leur port, il s'est caché dans le coffre à avoine pour attraper les lutins lorsqu'ils ramèneraient leur monture sur le matin. Mais Thomas s'est endormi, et lorsque sa femme l'a retrouvé là, elle n'a jamais voulu croire à son histoire de lutins, d'autant plus que les chevaux étaient dans l'étable et que Thomas tenait encore à la main un flacon de miquelon.

L'été, lorsque les pêcheurs prenaient la mer pour faire la pêche, les lutins étaient bien occupés, puisqu'ils se dissimulaient ici et là sur les côtes où il se trouve des trésors cachés. Car, comme on le sait, les lutins sont les gardiens des trésors enterrés par les pirates. Lorsque les lutins s'aperçoivent qu'un chercheur de trésors est sur la bonne voie pour retrouver l'un de ces coffres remplis d'argent et de bijoux, ils créent des diversions et ils changent les trésors de place.

Dans le passé, on raconte qu'un pêcheur qui passa sa vie à fainéanter laissa cependant une fortune en or à ses descendants. On a toujours cru qu'il avait réussi à saisir une lutine et que les lutins, pour obtenir sa libération, avait versé une rançon en or au pêcheur.



5. Le Montagnais au violon magique
huile sur toile ; 16" x 20"

Un Montagnais hérite d'un violon capable de faire danser le diable jusqu'à épuisement.

LE MONTAGNAIS AU VIOLON MAGIQUE

BETSIAMITES

Dans ce temps-là, il y avait un Montagnais qui vivait pauvrement avec sa mère et il disait souvent, si Kametshit voulait me donner de l'argent, je lui donnerais bien ma seconde vie en retour.

Chaque fois, sa mère répliquait : « Ne dis pas de sottises. » Lui, il insistait, disant : « On est trop pauvres, il faut faire quelque chose. »

Un jour, alors qu'il marchait dans la forêt, le Montagnais rencontra un inconnu à qui il demanda : « Quel est ton nom ? » L'autre répondit : « C'est moi. » Toujours qu'ils « firent des affaires. » Kametshit lui donna beaucoup d'argent et le Montagnais lui promit son esprit en retour, disant : « Le jour où tu viendras me chercher je t'attendrai. »

Sa mère qui devinait bien que cet argent leur causerait un jour des problèmes, ne cessait de le questionner. Finalement, il lui avoua que Kametshit était devenu son maître et qu'il voudrait bien lui échapper.

La mère fit un rêve pendant la nuit, et le matin, elle lui dit : « Va chez nos parents qui restent l'autre bord des grandes montagnes, et ils te remettront un objet magique qui te sauvera des griffes de Kametshit. » Son vieux grand-père lui remit un violon qui chantait comme les oiseaux, hurlait comme les loups et grondait comme les ours.

À la fin de l'été, sur les conseils de sa mère, le Montagnais maîtrisait si bien son violon que les gens des alentours venaient l'écouter. Et c'est là seulement que sa mère lui confia un secret qu'il ne fallait pas divulguer avant de rencontrer Kametshit.

Un matin, alors que le Montagnais jouait du violon devant sa tente, Kametshit qui chassait dans le bois l'entendit. Curieux de voir de plus près, il marcha vers le lieu d'où venaient ces sons.

« Ha ! Fit le mauvais manitou, en voyant le Montagnais, c'est à toi que j'ai donné de l'argent ; je viens te chercher. »

Le musicien pensa alors aux conseils de sa mère et il lui dit : « Parfait, mais avant de partir avec toi, il faut que tu montes sur la grosse pierre qu'il y a là et que tu dances. »

Et Kametshit dansa, dansa, si bien qu'à midi, ses mocassins étaient complètement usés. Lorsque le soir arriva, le Montagnais jouait toujours du violon, et les jambes de Kametshit étaient à moitié affaiblies, le danseur criait : « Arrête, arrête, je n'en peux plus ! »

Mais le Montagnais ne cessa de jouer que lorsque le mauvais manitou lui dit : « Si tu arrêtes, je te laisse libre et tu ne me reverras plus jamais sur tes terres. »



6. La chasse-galerie
huile sur toile ; 16" x 20"

Un homme qui s'en va chasser le jour du Vendredi saint rencontre
une chasse-galerie.

LA CHASSE-GALERIE

BAIE-COMEAU

Valère avait passé la journée du Vendredi saint à chasser les lièvres dans la cèdrière, mais il ne ramena qu'un vieux lièvre gris, un « grand-père », comme on le disait. Il tendait aussi des collets, mais « c'est traître de la viande étouffée, il ne faut pas trop en manger », disait-il.

Depuis quelques moments, il se demandait bien ce que son chien avait à lui coller sur les talons, parce que d'habitude, il partait à tout moment à la fine épouvante derrière les mulots et les belettes qui se risquaient à courir sur la neige.

L'air était froid et sec, et la neige craquait sous ses raquettes. Le village était mort ; tout le monde s'était rendu à l'église pour écouter les « orémus » du curé.

Ceux qui l'avaient vu partir avec son fusil « avaient souleur ». Pensez donc, faire couler du sang ce jour-là ; c'était s'exposer à rencontrer des revenants ! D'ailleurs, son défunt père ne se faisait même pas la barbe le jour du Vendredi saint, de peur de se couper. Mais Valère, qui n'avait pas fait ses pâques depuis sept ans, était plus hardi que ça !

Soudain, ce qui devait arriver arriva ! Il n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Au-dessus du village, il voyait se déplacer dans les airs un canot d'écorce chargé de rameurs qui chantaient à tue-tête la chanson du père Octave pour rythmer leurs coups d'aviron :

Sam tam mina minam,
Bombarbélum, bombarbéli,
La chatte, la chatte,
Lâche mon mari !

Mais le sifflement qui accompagnait leur déplacement enterrait leurs paroles et tout se passa si vite qu'il n'eut pas le temps de reconnaître les passagers du canot. Cependant, une chose était sûre, comme il le raconta tout le reste de sa vie : « Assis sur la pince arrière du canot, Satan leva sa fourche en criant des ordres au pêcheur qui se tenait debout à l'avant pour diriger les rameurs. Puis le canot vira franc sud, en direction du fleuve, et les hommes eurent tout juste le temps de se pencher ; il y en a même un qui perdit sa tuque. »

Ce n'était pas la première fois que ce canot-là passait dans le ciel, transportant des hommes en goguette qui revenaient d'une veillée dans les villages de la Côte-Nord. Mais il fallait être hardi pour y monter, puisque l'équipage n'arrivait pas toujours à bon port. On retrouva même, un matin, un canot vidé de ses occupants et accroché dans une tête d'épINETTE.



7. Comeau à la dérive
huile sur toile ; 16" × 20"

Napoléon Comeau porte secours à des amis qui dérivent
sur les glaces du Fleuve.

COMEAU À LA DÉRIVE

GODBOUT

En janvier 1886, Napoléon Comeau revenait en canot avec son frère Isaïe, d'une semaine de chasse aux loups-marins passée à la Pointe-des-Monts. Mais ils étaient encore loin de Godbout, où ils se dirigeaient, lorsqu'ils furent subitement arrêtés par une barrière de glace et durent retourner à leur point de départ. Après quelque temps, ils aperçurent deux chasseurs de loups-marins dont le canot était entraîné par les glaces qui descendaient en se bousculant les unes sur les autres.

Les frères Comeau décidèrent donc d'aller à leur aide pour les sauver de la noyade. Comme le vent augmentait et faisait présager une tourmente, les quatre chasseurs à la dérive, trempés et transis par le froid, décidèrent de monter les deux canots sur les glaces et de les placer en travers pour s'en faire un abri contre le vent.

Durant la première journée, Napoléon Comeau réussit à abattre quelques canards dont les plumes servirent à rembourrer les mitaines et les chaussures des quatre malheureux.

Sur le soir, ils distinguèrent pendant quelque temps la lumière du phare de Pointe-des-Monts, mais comme le froid augmentait, ils abandonnèrent leur bloc de glace et ramèrent en direction de la rive sud. Vers cinq heures du matin, ils se cachèrent à l'abri d'une banquise moutonnée pour manger deux canards gelés et sucer quelques morceaux de glace.

Au lever du soleil, alors que le vent avait augmenté et que le froid les pénétrait, les compagnons de Napoléon Comeau se laissèrent choir dans le canot et il avait de la difficulté à les tenir éveillés. Il fut donc décidé d'abandonner une embarcation et de s'atteler à la plus légère.

Sur la fin de l'après-midi, ils distinguaient Cap-Chat au loin, mais il ne restait plus que deux chasseurs encore assez alertes pour entraîner le canot dans lequel les deux compagnons épuisés, les mains, la figure et les pieds gelés, avaient peine à se tenir éveillés.

Napoléon Comeau tira une douzaine de coups de fusil pour attirer l'attention des gens de la côte, mais personne ne les entendit.

Tard dans la soirée, lorsqu'ils frappent enfin à la porte de la première maison, leur air hébété apeure les occupants qui finissent par les laisser entrer. La bonne sainte Anne qu'ils avaient priée depuis deux jours leur avait sauvé la vie.

Puis, après un mois et demi de marche en raquettes en passant par Québec, ils revinrent finalement à Godbout raconter leur aventure.



8. Les hiboux malcommodes
huile sur toile ; 16" x 20"

Des hiboux qu'on a voulu déloger de leur nid s'attaquent
à une famille tranquille.

LES HIBOUX MALCOMMODES

BAIE-TRINITÉ

On a toujours raconté qu'il ne faut jamais détruire les œufs des hiboux, parce que ces oiseaux qui ont la mémoire longue chercheront à se venger. Il ne manque pas d'histoires qui prétendent même que des hommes qui n'avaient pas fait leurs pâques pendant sept années, prirent la forme de hiboux. D'ailleurs, dans les régions du Québec où il y a des érablières, les sucriers détestent voir des hiboux sur les lieux, parce que ces oiseaux leur volent leur casquette sur la tête et tentent d'entrer dans la cabane à sucre en passant par le tuyau de la « bouilleuse ».

À Baie-Trinité, la vie d'une famille fut ainsi bouleversée par un couple de hiboux qui s'était installé chez eux. Durant l'été, le chat de la maison détruisit le nid des hiboux qu'il avait trouvé dans les rochers derrière la maison.

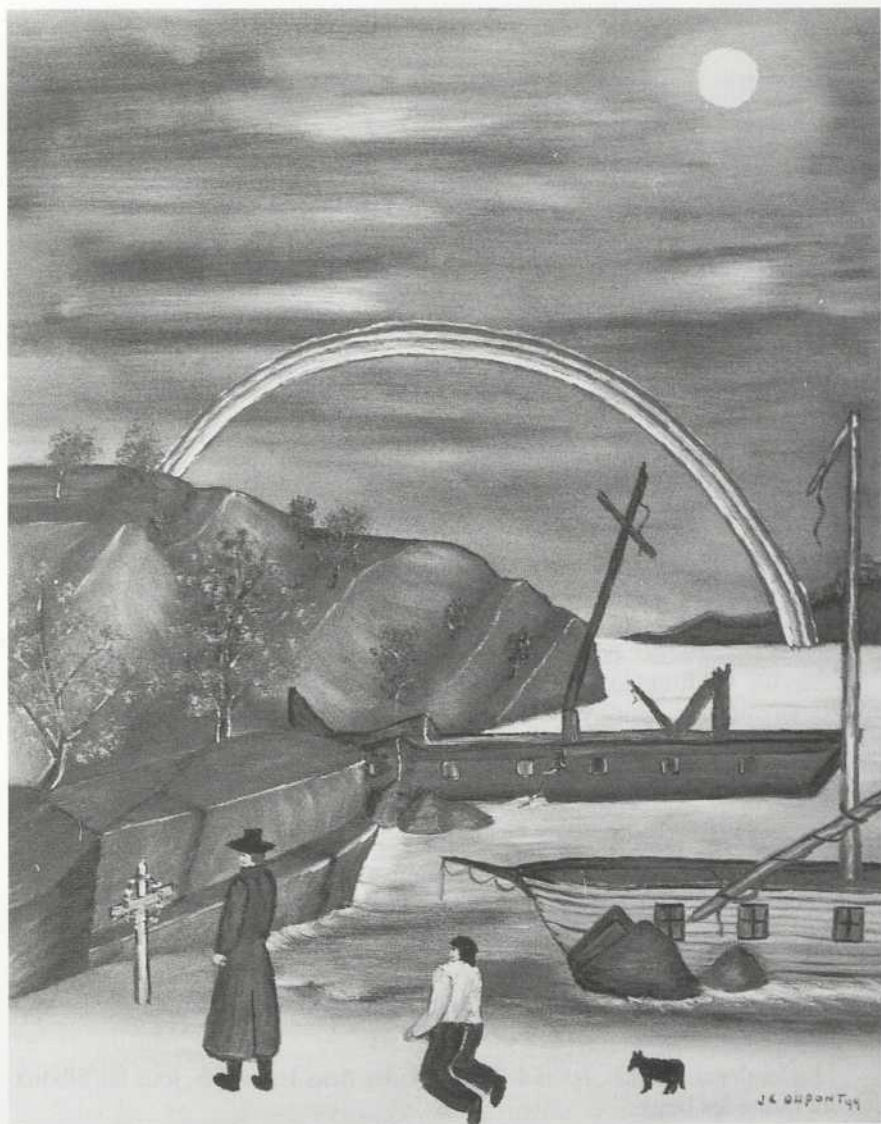
Les enfants s'aperçurent bientôt que les oiseaux avaient refait leur nid sur les plus hautes branches d'un arbre. Bientôt, deux autres hiboux vinrent y fixer leur nid à leur tour, et au bout d'un certain temps, avec la naissance des petits, la maison était assiégée par ces grands oiseaux. Peu à peu, ils développèrent de l'agressivité, ou du moins le goût de la taquinerie, puisque les membres de la famille devaient se déplacer à la course pour échapper à ces oiseaux qui les surveillaient et se lançaient à leur poursuite. Dans un vol plané au-dessus des têtes, ils lançaient des cris perçants et volaient leur chapeau et leur tiraient les cheveux.

Finalement, pour remédier à ce manège très désagréable, les gens de la maison durent trouver un moyen de se défendre. Et c'est ainsi qu'ils prirent l'habitude de se couvrir la tête avec une chaudière ou un chaudron lorsqu'ils sortaient dehors.

Mais les hiboux n'allaient pas finir l'été à s'amuser ainsi, puisqu'un soir, le père se rendit chez le curé et il lui demanda de chanter une messe qui chasserait les oiseaux.

Le lendemain matin, les nids étaient vides dans les arbres, tous les hiboux avaient quitté les lieux.

Si le père était bien fier du résultat, et qu'il ne manqua pas de rappeler aux enfants que « le bon Dieu est plus fort que le diable », il se demandait bien quand même pourquoi les arbres dégageaient une odeur de soufre et de créosote à vous en couper le souffle. Les enfants ne voulurent pas le désillusionner, mais eux aussi connaissaient cette « potion magique » à jeter dans les terriers de renards, de marmottes et de mulots pour les éloigner à tout jamais.



9. **Le fantôme de l'île aux Oeufs**
huile sur toile ; 16" x 20"

Chaque année, le 22 du mois d'août, depuis 1711,
Walker revient sur l'île aux Oeufs.

LE FANTÔME DE L'ÎLE AUX OEUFS

POINTE-AUX-ANGLAIS

Depuis la triste aventure de l'amiral Walker qui perdit des navires sur l'île aux Oeufs le 22 du mois d'août 1711, on voit chaque année, par soir de brouillard, apparaître un fantôme au milieu de clameurs sinistres. Ce personnage d'un autre monde serait Walker ; il vient déposer des fleurs sur la tombe de sa fiancée noyée lors du naufrage.

C'est à cet endroit, en 1863, qu'un inspecteur de marine, alors qu'il cherchait un navire naufragé, allait vivre une aventure bouleversante.

Comme il était sur l'eau accompagné de deux Amérindiens et que l'obscurité se répandit, ils décidèrent de longer le rivage pour éviter de se perdre en mer. Mais, comme il faisait de plus en plus noir, l'inspecteur annonça aux Amérindiens qu'ils allaient descendre à terre et camper pour la nuit.

Aussitôt, les Amérindiens s'objectèrent, disant que les lieux ne leur convenaient pas et qu'ils attendraient plutôt le jour en demeurant sur l'eau dans la barque.

L'inspecteur en fit donc à sa tête, et d'un saut, il débarqua sur le rivage de l'île aux Oeufs où il ramassa du bois de grève pour allumer un feu. Dès que le bois se mit à flamber et à pétiller, il essaya de trouver une grosse bûche qui se consumerait lentement pendant tout le temps qu'il dormirait enroulé dans une couverture.

Finalement, dans la noirceur, il se baissa pour ramasser un bout de tronc sec, mais il s'aperçut qu'il marchait sur un tertre sur lequel une croix se dressait.

Hardi malgré toutes les histoires de revenants et de bateaux fantômes qu'il avait entendues à propos de l'île, il s'empara quand même de la bûche. Au moment où il se relevait, la terreur le saisit ; une grande main blanche sinistre se dressait devant lui, menaçante. Aussitôt, il lâcha la bûche et bondit sur ses pieds en reculant de quelques pas. Au même moment, l'apparition s'évanouit.

Orgueilleux, il avança et se pencha à nouveau pour saisir la bûche ; mais la grande main blanche s'élança encore vers lui. Pris de peur, il tomba sur ses genoux qui s'entrechoquaient.

Soudain, il poussa un soupir de soulagement ; son feu de camp éclairait suffisamment les alentours pour qu'il puisse comprendre ce qui lui arrivait. Lorsqu'il se baissait pour saisir la bûche de bois, son corps n'obstruait plus l'éclat de son feu qui frappait alors sur un vieux pin déraciné reposant juste à côté de la tombe. Les branches sèches aux allures fantomatiques semblaient alors se mettre en mouvement à mesure que son corps laissait passer les lueurs du brasier.



10. **Le diable beau danseur**
huile sur toile ; 20" x 24"

Le diable, sous la forme d'un beau danseur,
tente d'enlever une jeune fille.

LE DIABLE BEAU DANSEUR

SEPT-ÎLES

Dans ce temps-là, dans les paroisses, il n'y avait pas beaucoup de prêtres résidants, c'était plutôt des missionnaires qui venaient faire une visite une fois en été. Les gens en profitaient alors pour se « décarêmer ». Ils avaient bien entendu parler que le diable était venu ici et là dans les veillées de danse, mais ils pensaient que ce n'était pas pour eux autres.

Cette fois-là, le diable est apparu sur une île, dans une maison où les garçons « se ramassaient », parce qu'il y avait bien des filles à marier. C'était un samedi soir tard, passé minuit, et ils se trouvaient à danser sur le dimanche.

C'était tous des garçons des îles, des connaissances, à part un beau grand jeune homme qui entra sur le tard, tout habillé en noir, et qui ne parlait à personne. Il était arrivé dans une grosse barque de pêche qu'il avironnait tout seul.

Il était en moyens, parce qu'il avait passé une belle chaîne en or au cou de sa « compagnie ». Les garçons n'avaient pas trop aimé ça, et elle non plus, parce qu'il lui avait fait enlever la petite croix qu'elle portait sur son décolleté.

Les gens de la maison commençaient à s'inquiéter, parce que l'étranger n'avait même pas voulu abandonner sa danseuse aux autres garçons au moment de « danser les confitures » ; il ne la lâchait pas d'un pouce.

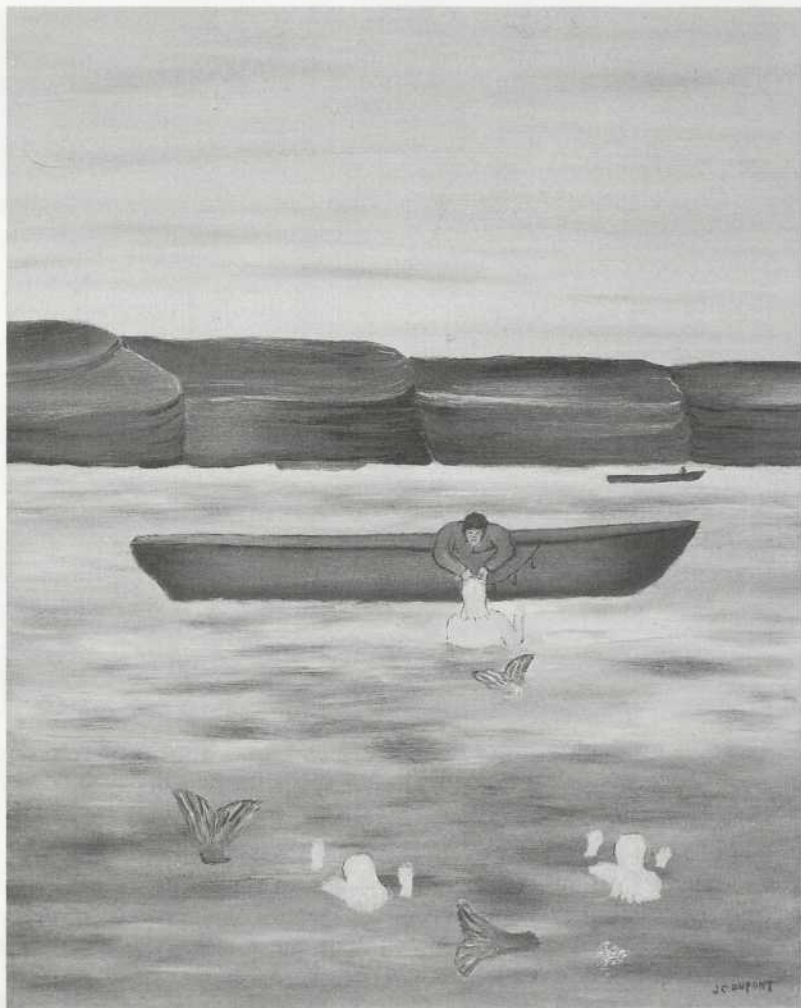
Toujours qu'à un moment donné, la grand-mère s'est mise à se douter de quelque chose, et elle est allée glisser une médaille dans la poche de veston du beau danseur.

« Pouf ! » la poche prit en feu, la médaille passa tout droit et tomba par terre. L'étranger s'est aussitôt élancé vers la porte de sortie en entraînant la jeune fille avec lui. Les hommes ont tous couru dehors pour arracher la danseuse de ses griffes, mais le beau danseur eut le temps de sauter dans sa barque, amenant la fille avec lui.

Il n'a même pas pris le temps de désamarrer ; son embarcation a sorti de l'eau en sifflant, s'est élevée dans les airs et a passé par-dessus la tête des hommes qui voulaient l'empêcher de partir.

Heureusement, la fille a eu le temps de sauter par-dessus bord et d'échapper au diable, puis elle est tombée dans l'eau sans trop se faire mal.

Son cavalier n'a pas réussi à lui faire entendre raison ; à la première occasion, elle est partie pour Québec où elle est entrée en religion.



11. **Les sirènes de la Côte-Nord**
huile sur toile ; 16" x 20"

Un pêcheur eut la malchance d'accrocher ses hameçons
dans les cheveux d'une sirène.

LES SIRÈNES DE LA CÔTE-NORD

RIVIÈRE-AU-TONNERRE

Le vieux Létourneau rencontra à quelques reprises des sirènes de mer dont tous les pêcheurs parlent, mais que peu de personne n'ont vues. Malheur à celui qui l'aurait contredit sur ce chapitre-là ; l'une d'elles ne l'avait-elle pas prévenu d'une épouvantable tempête, alors qu'il était ancré à Sept-Îles, l'année qui vit périr onze goélettes dans ces parages redoutés ?

Un jour, alors qu'il était parti dans sa barge pour aller pêcher la morue sur les fonds du cap Chastes, et que déjà son embarcation s'emplissait à vue d'œil de beaux poissons, en voulant retirer son hameçon pour le « bouetter », il sentit qu'il y avait une prise au bout de sa ligne. Il se mit à la ramener, brassée par brassée, dans cette attitude penchée, tête hors bord, que savent prendre tous les vrais pêcheurs de morue. Surprise ! il aperçut, à une profondeur de six pieds, une tête de femme qui montait vers lui.

C'était une sirène que l'hameçon du malheureux avait accrochée par les cheveux ; une jeune femme au teint frais comme de la chair de flétan. Sa belle chevelure dorée lui retombait jusqu'à la ceinture, de là sa forme humaine se confondait avec celle d'un poisson. Le pêcheur, tout contrit, la reconfia fort doucement à la mer et il jura de ne plus remettre la main à la ligne dans ces parages.

Un printemps tard, et cette fois-là on ne peut douter du fait, puisqu'ils étaient trois chasseurs de phoques à avoir vu des sirènes, elles étaient une centaine à se chauffer au soleil sur des rochers au milieu des phoques. C'était beau à voir, disent-ils, leur chevelure dorée étincelait et les femmes-poissons s'agitaient lentement la queue pour éloigner les mouches qui venaient les déranger.

Lorsqu'elles virent les chasseurs, elles firent de grands signes de la main pour les attirer, en même temps qu'elles fredonnaient une chanson dont les sons étaient entrecoupés par les cris des phoques. L'un des chasseurs, le plus jeune et sans expérience, proposa aux deux autres de débarquer sur les rochers pour voir les plus belles femmes qu'ils avaient jamais vues, mais, sans même lui répondre, les chasseurs plus âgés mirent aussitôt le cap vers le large, sachant que les sirènes n'avaient qu'une idée en tête, celle de les attirer dans les profondeurs des eaux.



12. **Les chevaux de malheur**
huile sur toile ; 16" × 20"

Pendant la nuit, un pêcheur est entouré par des chevaux
lui annonçant la mort de sa mère.

LES CHEVAUX DE MALHEUR

LONGUE-POINTE

Les pêcheurs qui passaient la saison de pêche à la morue sur les îles s'installaient dans une cabane isolée pour y vivre du printemps à l'automne tard. Il fallait être hardi pour passer des nuits sans fermer l'œil lorsque le vent et l'orage se mettaient de la partie. Sans compter qu'il est plus d'un revenant qui visitaient les cabanes pendant la nuit.

Peter Le Gros, en novembre 1868, vécut là, sur la moyenne Côte-Nord, un événement dont il se souvint toute sa vie. C'était dans le cours du mois de novembre, presque tout le monde était parti pour la terre ferme, il n'y avait sur les lieux que ceux, comme lui, qui étaient restés pour avoir soin de la morue mise à sécher sur les « vigneaux ».

Ce soir-là, alors que Peter Le Gros était seul, que l'orage battait sa cabane et que la nuit était noire à trancher au couteau, il commença à entendre du bruit dans le grenier de sa cabane. Le pêcheur n'y porta pas trop attention, pensant que c'était des souris qui couraient et qui grignotaient.

Puis, plus tard, comme les bruits étaient devenus plus forts, croyant que c'était l'un de ses amis qui s'était caché là pour lui faire peur, il lui cria de descendre.

Finalement, comme les bruits augmentaient toujours, il alluma un fanal et monta au grenier pour voir ce qu'il s'y passait. Rien ; il n'y avait là que quelques barils vides et un vieux fusil. Mais, dès qu'il fut descendu, le même manège reprit, et cette fois, les soliveaux craquaient sous les pas du revenant, car ce devait bien en être un, pensa-t-il.

Peter Le Gros saisit un vieux pistolet qui n'avait pas fonctionné depuis des années, et il alla s'asseoir sur son lit. Vers minuit, le vacarme prit des proportions effrayantes et il entendit quelqu'un descendre l'escalier pour venir le rejoindre.

C'en était trop, le pêcheur se sauva dehors à la course. Là, il aperçut trois ou quatre chevaux qui couraient au galop l'un derrière l'autre autour de sa cabane en traînant des chaînes. Il réussit à s'installer hors de portée des chevaux qui continuèrent de l'épouvanter sans jamais l'attaquer cependant. Nul doute que le chapelet qu'il traînait toujours sur lui y fut pour quelque chose.

Lorsque le jour se leva, Peter Le Gros examina les lieux et il retrouva la serrure de sa cabane démontée et reposant par terre. Dehors, l'ancre de son brick avait labouré le sol sur une distance de vingt-cinq pieds.

Quelques jours plus tard, une goélette qui venait le chercher pour l'amener sur la terre ferme, lui apportait une lettre lui annonçant la mort de sa mère. Elle avait rendu l'âme durant la nuit d'épouvante. Car, dans ce temps, les morts venaient souvent visiter les vivants.



13. Le grand serpent de mer
huile sur toile ; 20" x 24"

Un grand serpent d'une centaine de pieds de longueur
s'attaque aux pêcheurs.

LE GRAND SERPENT DE MER

HAVRE-SAINT-PIERRE

Le grand serpent de mer ne sort de l'eau qu'en saison froide pour se chauffer au soleil sur les glaces ; il passe l'été dans les profondeurs de l'eau. Son lieu de séjour préféré est l'embouchure du Saint-Laurent et c'est aux alentours des îles et sur les rives de la Côte-Nord qu'on l'a aperçu le plus souvent. Les pêcheurs de morue et les chasseurs de loups-marins de Pointe-des-Monts, des îlets Caribou et de Sept-Îles, lui ont fait face à plusieurs reprises à la fin du XIX^e siècle. Des hommes qui se déplaçaient en canot ont même dû contourner le serpent qui laissait deux ou trois replis de son corps à fleur d'eau.

Ce grand serpent fabuleux mesurait une centaine de pieds de longueur ; et son corps pouvait avoir quatre pieds de largeur dans sa partie la plus grosse. Il faisait des bonds hors de l'eau, droit en l'air, la tête montant à une cinquantaine de pieds de hauteur, et il se laissait ensuite abattre à plat sur l'eau.

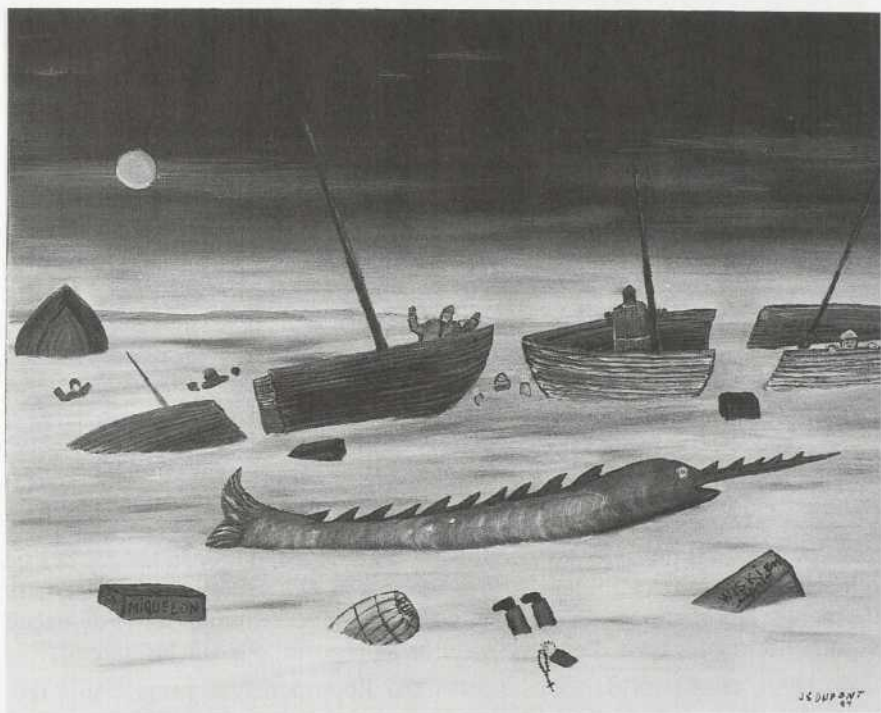
À quelques reprises des pêcheurs se sont noyés, par beau temps, et l'on retrouva leur embarcation sectionnée comme si elle avait été broyée contre un rocher. Nul doute qu'ils avaient dû faire face à cet animal qui se déplaçait vigoureusement à fleur d'eau lorsqu'il ne se reposait pas sur les glaces.

Deux chasseurs de loups-marins qui l'approchèrent jusqu'à une distance de trente pieds en avril 1884, racontent que le grand serpent commença à se plonger la queue à l'eau la première, puis y descendait lentement son corps jusqu'à ce qu'il ne lui restât que les mâchoires hors de l'eau, une gueule ouverte d'au moins dix pieds de hauteur. Mais ce furent les yeux, d'une grosseur énorme, et d'une malice à faire trembler, qui leur parurent le plus monstrueux.

L'un d'eux s'apprêtait à le tirer au fusil lorsque le serpent prit une position menaçante, ne cédant pas un pouce de terrain. Il gardait la gueule ouverte, prêt à attaquer les chasseurs qui s'approchaient de lui. Mais ils retraitèrent, n'étant pas équipés pour une pareille chasse.

Les versions diffèrent quant à la couleur du serpent ; les uns disent qu'il était noir tandis que les autres ont plutôt raconté que sa peau verdâtre était mouchetée de rouge éclatant.

Les témoignages de ceux qui ont vu cet animal préhistorique ne sont pas toujours faciles à obtenir, car, disent-ils, « si d'autres nous racontaient une pareille apparition, on ne les croirait pas ».



14. La sciegouine des mers
huile sur toile ; 16" x 20"

Un poisson-scie se déplaçant à grande vitesse scie la coque
des embarcations.

LA SCIEGOUINE DES MERS

ÎLES DE MINGAN

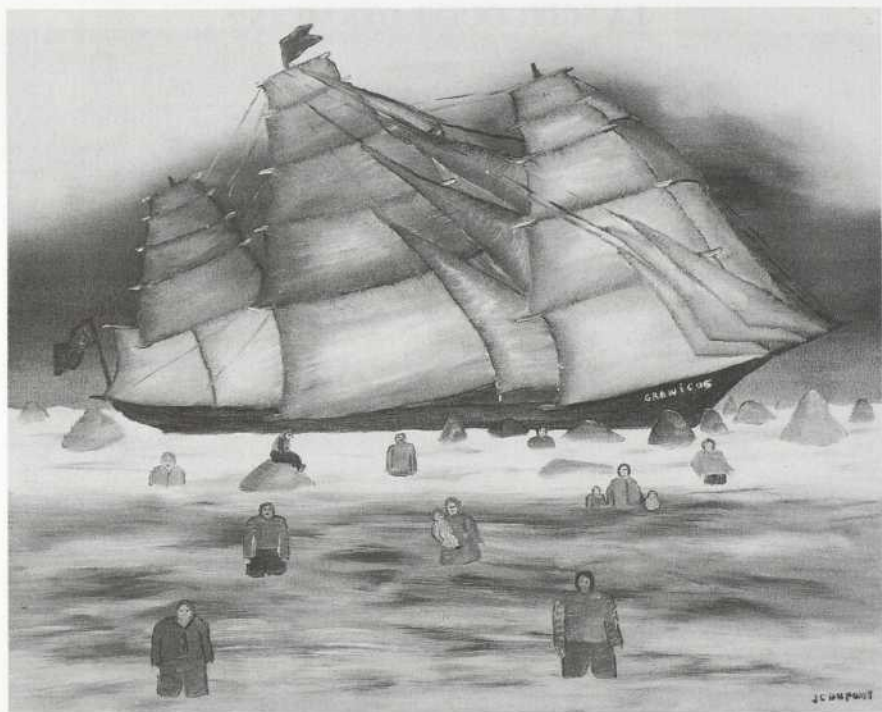
Les canotiers ne craignaient aucun monstre autant que la « scieguine des mers », sorte de poisson-scie pourvu de dents sur tout le dessus de son corps et capable de scier le bois et le fer. Ce poisson fabuleux coupait les embarcations d'un bord à l'autre par le milieu et les hommes se retrouvaient à l'eau.

Ce n'est pas d'hier qu'elle fit son apparition, puisque les premiers Européens qui franchirent les mers en direction de l'Amérique la rencontrèrent dès le XVII^e siècle.

La scieguine s'amenait à grande vitesse, toujours en ligne droite, le dos hérissé de dents qui traçaient une raie blanche sur l'eau. Elle commençait par filer comme une comète en passant juste à l'avant ou à l'arrière de l'embarcation. Aussitôt, les marins criaient : « Attention, v'là une scieguine des mers qui prend ses mires ! » Et vite, ils redressaient l'embarcation pour lui mettre le nez dans le sens des passages de la scieguine, car, c'était connu, ce dangereux poisson ne faisait jamais plus que trois aller et retour pour s'attaquer à une embarcation. Si la scieguine ne réussissait pas à l'attraper sur son trajet, elle disparaissait dans les profondeurs des eaux.

Lorsqu'une scieguine atteignait son but, elle repartait sans s'en prendre aux autres embarcations témoins de son passage. Mais il fut une époque où il était presque impossible de s'en défaire, car les scieguines attaquaient à plusieurs à la fois. C'est du moins ce que l'on supposa lorsque les restes de deux ou trois bâtiments furent retrouvés après un même carnage. Malheureusement, il ne restait plus âme qui vive pour en témoigner.

Les dernières fois que la scieguine s'est manifestée, c'est durant la prohibition, vers 1918, alors que des contrebandiers faisaient le commerce de l'alcool avec les gens des îles Saint-Pierre-et-Miquelon. À plusieurs reprises, des capitaines payés par des trafiquants pour transporter des canisses de boisson forte ne revinrent jamais avec leur chargement. D'autres capitaines ramenaient alors la « mauvaise nouvelle » à celui qui attendait sa marchandise : « C'est bien terrible, disaient-ils, ce qui leur est arrivé, à l'entrée du golfe, ils ont rencontré une scieguine des mers qui a débité leur bateau en morceaux et tout le chargement s'est perdu dans la mer. »



15. **Les naufragés du *Granicus***
huile sur toile ; 16" x 20"

Une tempête d'automne échoue un navire et les passagers
sont perdus sur une île.

LES NAUFRAGÉS DU GRANICUS

ÎLE D'ANTICOSTI

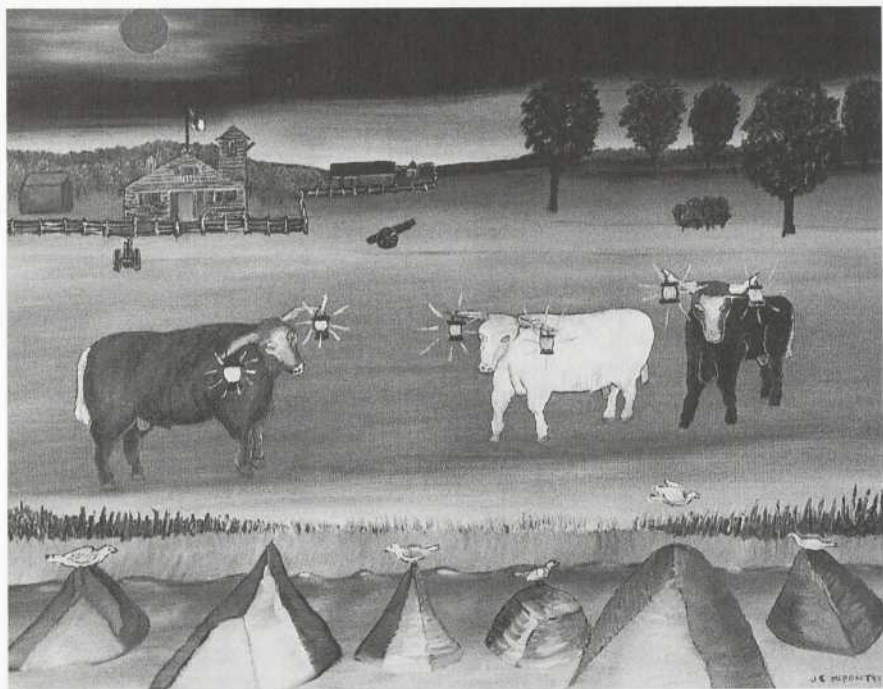
Le 29 octobre 1828, une vingtaine d'hommes, deux femmes et trois enfants, partaient de Québec pour l'Irlande sur le brick le *Granicus*. Au début de novembre, une tempête échoua le navire sur l'île d'Anticosti. L'équipage réussit à sauver des vivres et du rhum et s'installa sur l'île en s'abritant sous des tentes construites au moyen des voiles et sous des débris du bateau.

Le 8 mai suivant, des chasseurs de phoques qui passaient la nuit sur l'île découvrirent une hutte dont la porte était attachée de l'intérieur par une corde. Ils aperçurent quatre cadavres humains sans tête, ni jambes, ni bras ; et dans un hamac, un grand homme mort portant un costume de marin. Dans la pièce, il y avait deux malles remplies de morceaux de chair humaine et des marmites contenant des ossements. On releva la présence de cinquante livres sterling, d'une bague aux initiales d'une femme, d'habits suspendus aux cloisons et d'un reste de sel dans un baril. Ailleurs, on compta une dizaine de cadavres. On voyait une fosse sur laquelle la terre était encore fraîche ; et une cloche de bateau qui avait été attachée à une branche d'arbre sonnait lugubrement.

Il s'était écoulé une cinquantaine d'années depuis ce naufrage, lorsque les bruits se répandirent que des pêcheurs de la Côte-Nord avaient découvert une cache d'argent sur les rives de l'île d'Anticosti. Cette nouvelle ne fut pas sans susciter la curiosité de deux chercheurs de trésors qui mirent le cap sur l'île.

Arrivés le soir, ils s'installèrent pour la nuit dans une grotte située sur la rive. Ils passèrent une nuit horrible ; des lamentations provenant du fond de la caverne eurent tôt fait de les décider à fuir les lieux.

Lorsque la barre du jour se montra, la vue d'une anse de chaudron qui dépassait du sol leur redonna espoir ; ils étaient certains qu'il s'agissait du trésor. Surprise ! Ce chaudron enterré par les chasseurs de phoques qui avaient retrouvé les morts cinquante ans plus tôt, contenait toujours les ossements des naufragés tels qu'ils avaient été déposés là un demi-siècle auparavant.



16. **Le sorcier Gamache**
huile sur toile ; 16" x 20"

Un pêcheur installé avec sa famille sur une île isolée
joue le personnage du sorcier.

LE SORCIER GAMACHE

ÎLE D'ANTICOSTI

Vers 1815, lorsque Gamache s'installa sur l'île d'Anticosti avec son épouse, l'endroit n'était pas rassurant. À chaque jour, ils voyaient apparaître des bâtiments qui touchaient terre sur les rives de l'île pour s'approvisionner en eau douce et chasser les animaux sauvages. Il arriva plus d'une fois que Gamache et son épouse durent fuir pour échapper à des équipages qui voulaient leur faire un mauvais parti.

Comme il ne pouvait compter que sur lui-même pour se défendre, Gamache se mit à jouer le personnage du sorcier. D'ailleurs, sa prestance physique arrangeait bien les choses, puisqu'il mesurait, dit-on, « un bon sept pieds » de hauteur. Ainsi, quand il venait avec sa goélette dans les ports du Saint-Laurent, ou lorsqu'il rencontrait des naufragés qui atteignaient son île, il prenait des allures de possédé et il parlait au diable, racontant qu'il avait déjà fait disparaître à tout jamais des marins qui l'avaient contrarié. Partout où il allait, Gamache se disait accompagné du diable avec qui il parlait et mangeait. Lorsque le sorcier se déplaçait en mer, dit-on, il y avait plein de fantômes qui s'activaient sous ses ordres.

Il réussit si bien à bâtir sa renommée qu'au milieu du XIX^e siècle on parlait partout du sorcier Gamache qui faisait trembler non seulement les hommes de mer, mais aussi les femmes et les enfants des rives de la Côte-Nord et de la Gaspésie.

Gamache, racontaient « ceux qui en avaient été témoins », vivait dans une forteresse défendue par des canons et il gardait des prisonniers dans un enclos, en vue de les sacrifier pour nourrir sa famille.

Le sorcier, disait-on, a accumulé une richesse extraordinaire, puisqu'il arraisonne les bateaux européens et américains transportant de riches voyageurs. Il a aussi l'habitude d'attirer les bateaux pirates sur ses côtes accidentées, la nuit, pour les dévaliser. Par temps de brume, il attache des fanaux allumés aux cornes de ses bœufs. Les pirates qui pensent que ces lumières sont celles de phares où ils pourraient passer la nuit, s'échouent alors sur les rives, et Gamache s'empare de leurs coffres aux trésors qu'il enterre dans un lieu secret. D'ailleurs, chaque fois qu'il cache un coffre dans le sol, comme la coutume la veut, il enterre quatre marins debout à chaque coin du coffre.

Pendant tout ce temps-là, Gamache, sa femme et ses enfants, vivent heureux, personne n'osant les approcher.



17. Les oiseaux voleurs
huile sur toile ; 16" x 20"

De grands oiseaux noirs viennent voler le poisson
dans les filets des pêcheurs.

LES OISEAUX VOLEURS

NATASHQUAN

Lorsque le « hareng donnait », le capitaine Gervais ne pouvait pas se retenir. Un bon dimanche, comme il se promenait en canot dans la baie, il vit que les harengs roulaient en bancs tellement ils étaient nombreux. Il alla chercher ses filets, même si c'était le jour du Seigneur, se disant : « Je vais préparer ma bouette pour appâter la morue demain matin. »

Le lundi matin, il se rendit tôt lever ses filets, ayant de l'avance sur les autres pêcheurs qui eux, s'en allaient tendre les leurs. Ses filets étaient chargés de harengs, puisque les bouées qui soutenaient ses pièges étaient à demi-submergées dans l'eau. Mais sa bonne humeur allait se changer en désespoir lorsqu'il arriva plus près de ses rangs de pêche.

Au moment où il mit la main sur la première ralingue pour haler un filet dans son embarcation, son attention fut attirée par les cris de trois ou quatre grands oiseaux noirs qui s'en venaient à vive allure vers lui. Plus ils approchaient, plus il était clair qu'ils venaient l'attaquer.

Il eut tout juste le temps de s'emparer d'une rame pour se défendre des oiseaux voraces qui plongeaient vers lui. Gervais pensa qu'ils étaient affamés et qu'ils venaient lui voler du hareng. Au lieu de cela, chacun des grands oiseaux noirs s'empara d'un filet chargé de harengs et il l'entraîna avec lui dans les airs.

Jamais le capitaine n'avait vu un spectacle semblable ; ses filets remplis de poissons partaient au large en se balançant au bout des griffes d'oiseaux noirs gros comme des veaux du printemps.

Aussitôt, il pensa au geste qu'il avait accompli le jour précédent en tendant ses filets durant les vêpres, puis il se mit à ramer en direction de la rive, voulant fuir ces lieux le plus vite possible. Arrivé là, il courut vers l'église, s'imaginant encore entendre les cris des oiseaux qui le pourchassaient. Il entra vite dans le presbytère, demandant au curé : « Combien pour chanter trois messes ? » — « Comment capitaine, vous voulez payer pour faire chanter trois grands-messes en même temps ? » — « Oui, répondit-il, une messe pour chacun des filets que je viens d'envoyer en enfer ! »



18. **Tshakapesh l'invincible**
huile sur toile ; 16" x 20"

Un jeune Amérindien s'en va dans les montagnes
pour tuer l'ours qui a dévoré ses parents.

TSHAKAPESH L'INVINCIBLE

LA ROMAINE

Depuis une douzaine d'années déjà, Tshakapesh et sa sœur étaient orphelins ; leurs parents, qui avaient un jour monté sur une haute montagne, n'en étaient jamais revenus. Ils y avaient rencontré un ours à qui personne n'avait encore survécu.

Le jeune Amérindien avait toujours conservé un petit couteau magique qui le tirait des pires situations. Ainsi, alors qu'il nageait dans un lac, il avait échappé à un gros poisson qui allait le dévorer ; ce fut grâce à son petit couteau qui le rendit si petit qu'il devint impossible au poisson de le voir. Un autre jour, Tshakapesh, qui avait été avalé par une truite, fut libéré du ventre de celle-ci par sa sœur à qui il avait remis son petit couteau. Il retrouva ensuite sa taille humaine et vécut normalement.

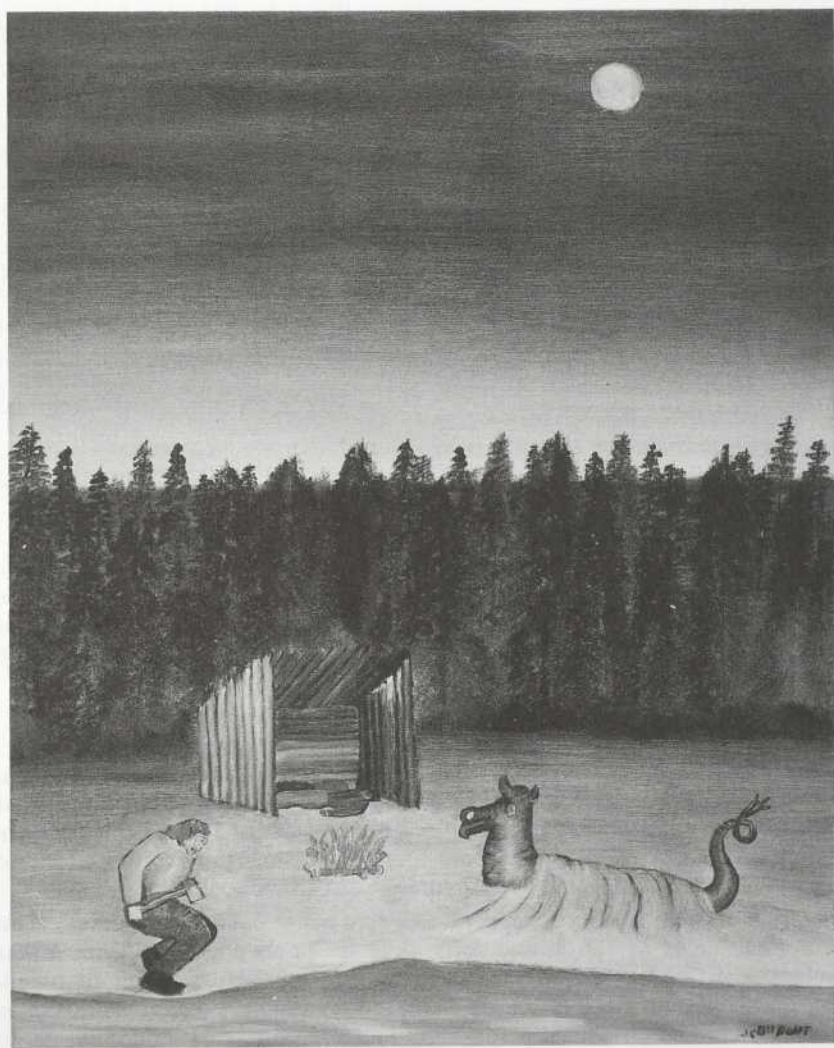
Un jour, il décida, à l'insu de sa sœur, d'aller sur la montagne pour tuer l'ours qui avait dévoré ses parents. Tous les animaux qu'il rencontrait sur son chemin essayaient de le retenir, lui disant qu'il ne reviendrait pas vivant.

Finalement, en utilisant des flèches qui pouvaient fendre les montagnes, il terrassa l'ours. Après lui avoir ouvert les entrailles, il y trouva les cheveux de ses parents. Pendant un bon moment il souffla sur ces cheveux pour faire renaître ses parents, mais il décida d'arrêter, se disant que si tous ses descendants faisaient de même, les gens ne mourraient plus jamais. Il lança alors les cheveux dans les arbres : c'est là l'origine de la mousse qui pend des arbres aujourd'hui.

Plus tard, bien que sa sœur fût opposée à ce que Tshakapesh prît femme, il se rendit quand même chez une dangereuse géante qui avait deux filles. Grâce à ses pouvoirs magiques, il réussit à lui échapper, non sans avoir choisi la plus belle des filles. Le lendemain, encore malgré sa sœur, il partit avec deux géants chasser le castor. Lorsque ses compagnons voulurent le malmener, il les combattit pour finalement les plier plusieurs fois sur eux-mêmes. Et c'est depuis ce temps-là que les humains ont des jointures et des articulations.

Mais il devait encore échapper à un géant qui se balançait au-dessus d'une chute d'eau en se servant d'une corde dont les bouts étaient attachés à deux montagnes. Et ce ne fut pas sans danger, cette fois, car le géant fit bouillir Tshakapesh dans un grand chaudron de fer rempli d'huile. Le petit invincible qui était poilu comme un animal perdit alors tout son poil ; c'est pourquoi, de nos jours, les humains n'ont plus de pelage.

Finalement, Tshakapesh monta dans un arbre avec sa femme, sa sœur et son mari. Ils mirent bien du temps avant d'atteindre la cime qui touchait aux nuages. Ils pénétrèrent alors dans un pays merveilleux. Dans ce lieu, qui se révéla être la Terre, le jeune Amérindien tendit un collet pour attraper une grosse boule de feu qui n'était autre que le Soleil. C'est depuis ce temps-là que le jour alterne avec la nuit.



19. **Le monstre des îles Caouis**
huile sur toile ; 16" x 20"

Pendant la nuit, un monstre sorti de terre s'attaque à des trappeurs campés sur une île.

LE MONSTRE DES ÎLES CAOUIS

ÎLES CAOUIS

Les trois trappeurs revenaient de leur territoire de piégeage en ramant vigoureusement, mais ils avaient laissé la forêt trop tardivement, ils ne pourraient pas atteindre leur village avant la noirceur. Le père Bilodeau et le père Dufour proposèrent de descendre installer leur campement de nuit sur une île des Caouis, car ces lieux étaient faciles d'approche en canot. Cette idée ne plaisait guère au père Gagnon, lui, le plus vieux du groupe, qui avait déjà entendu parler du monstre des Caouis. Comme ses camarades semblaient fatigués et qu'ils voulaient y passer la nuit, et surtout pour ne pas passer pour peureux, le père Gagnon se résigna à s'arrêter, se disant en lui-même que sa hache ne le quitterait pas de la nuit.

Le feu qu'ils avaient allumé pour se faire du thé avant de s'endormir n'était pas encore mort, lorsque le père Gagnon entendit un bruit derrière les broussailles. Il prononça, à tour de rôle, le nom de ses amis, s'imaginant que c'était l'un d'eux qui bougeait dans la pénombre, mais il s'aperçut alors qu'ils dormaient déjà d'un profond sommeil.

Le père Gagnon fixa le sol en avant du feu, se demandant s'il ne rêvait pas, car il voyait des racines et des pierres bouger. Il se forma d'abord une butte de terre qui s'ouvrit ensuite sous la poussée d'un animal sortant du sol. Il était maintenant clair qu'il s'agissait du monstre des Caouis dont le père Gagnon avait déjà entendu parler. Pris de peur, il recula lentement se placer à côté de ses amis.

La bête avait fini de se dégager de terre et le vieux trappeur la voyait maintenant de la tête aux pieds. C'était un monstre rampant mi-homme mi-bête, aux pattes velues armées de griffes, et sa face où brillaient deux yeux féroces était d'une grande laideur.

Le père Gagnon avait déjà la main sur sa hache, attendant que le monstre tende sa tête, mais, surtout, il invoquait tous les saints de le protéger et il serrait de l'autre main le chapelet qui l'accompagnait toujours.

Immédiatement, la bête renâcla et cracha, puis elle se mit à reculer et à se glisser vers le trou par où elle était venue. Après quelques instants, le sol se referma et elle disparut sans laisser de traces. Le père Gagnon ne ferma pas l'œil du reste de la nuit, mais ses amis, eux, dormaient toujours.

Le vieux trappeur, qui était renommé pour sa hardiesse, continua pendant longtemps encore de faire le voyage sur l'eau pour aller visiter ses pièges en forêt, mais jamais plus il n'accepta de s'arrêter sur cette île malfamée.



20. **Le cométique noir**
huile sur toile ; 16" x 20"

Le diable, avec son attelage de chiens, vient chercher le corps
d'une vieille femme qui a trépassé.

LE COMÉTIQUE NOIR

TÊTE-À-LA-BALEINE

Chaque fois que les vieux pêcheurs contaient des histoires de peurs, il y en a toujours un qui finissait par dire : « Il paraît que la bonne femme Charlie, quand ils l'ont enterrée, qu'il n'y avait plus rien dans la tombe. » C'était une grande et grosse bonne femme qui vendait de la boisson et qui avait passé sa vie sans faire de religion. Même les hommes qui allaient la voir pour prendre un coup en avaient peur. Elle parlait fort, puis lorsque les hommes « se dérangeaient », elle les « remettait à leur place ».

Un bon jour, les gens des côtes ont entendu dire que la vieille était morte. Ha ! Ça ne plaisait pas à ceux qui la fréquentaient. Ils ont choisi six « hommes bien pris », des gars capables, parce qu'il fallait transporter la tombe à bout de bras deux milles plus loin, où il y avait assez de terre par-dessus la pierre pour l'enterrer.

Arrivés là, ils se sont donné un élan pour lever le coffre ; mais surprise, la tombe était vide ! Pas un des porteurs n'osa en faire la remarque ; chacun d'eux pensant que les autres hommes portaient tout le poids. Ils ont procédé à l'enterrement, comme si de rien n'était, mais sur le chemin du retour, les porteurs réalisèrent qu'ils avaient tous compris que la bonne femme n'était plus dans le cercueil.

Mais l'histoire ne finit pas là, car le soir même, deux chasseurs qui s'en venaient sur la glace, le long de la baie, ont vu venir un grand cométique noir mené par un homme tout habillé en noir et qui n'était pas de la place.

Puis, ils ont vu, attachée au cométique, une carriole rouge dans laquelle une grosse personne était couchée.

C'était pesant, parce que les chiens noirs qui tiraient l'équipage avaient la langue pendante et la sueur leur suintait sur le corps.

Les deux chasseurs n'ont pas dit un mot, ils ont eu peur et se sont cachés derrière des rochers. Quand l'attelage disparut derrière une « talle de petits saint-michels », le plus hardi des deux chasseurs a voulu avancer pour voir quel bord prenait l'attelage, mais le conducteur s'est retourné la face vers lui et il paraît que c'était le diable.

Les deux chasseurs ont accéléré la marche et voulu entrer dans la première maison qu'ils ont vue pour y passer la nuit. Comme ils revenaient d'un mois passé en forêt et qu'ils ignoraient ce qui était arrivé à la bonne femme Charlie, ils ne comprenaient pas qu'il n'y avait pas de lumière dans sa maison ce soir-là, car c'était bien à sa porte qu'ils frappaient.

Puisqu'elle ne leur répondait pas, ils ont entrouvert la porte pour regarder. Il n'y avait plus rien ; le poêle était mort et une poussière de suie s'échappa par la porte qu'ils tenaient ouverte.



21. **L'île aux Chats**
huile sur toile ; 20" x 24"

Un pêcheur laissé seul dans une cabane sur une île isolée
est attaqué par des chats.

L'ÎLE AUX CHATS

ÎLE DU GROS MÉCATINA

Ce n'était pas tous des « enfants de cœur » qui s'engageaient le printemps pour aller passer la saison de pêche sur les côtes du Labrador. L'un d'eux, surnommé Bras-de-Fer, à cause de son physique imposant et de sa mauvaise renommée, faisait partie du voyage cette année-là.

Une fois arrivé dans les îles du Mécatina, chacun des pêcheurs avait débarqué sur une île où l'on ne reviendrait qu'à l'automne pour le cueillir avec sa récolte de morue sèche.

Lorsque arrivait le moment d'attribuer l'île aux Chats, les pêcheurs devaient tirer au sort, puisque personne n'acceptait volontairement de passer l'été seul à cet endroit malfamé. Il arriva même à quelques reprises que le pêcheur laissé là avait perdu la raison au moment du retour à l'automne.

Le sort tomba sur Bras-de-Fer. C'est donc lui qui descendit sur les lieux avec son dory et ses agrès de pêche. Il ne se retrouvait pas à la belle étoile, puisque des installations avaient déjà été mises en place durant les années précédentes.

Lorsqu'il vit la goélette de son capitaine s'éloigner, il se mit à regretter son aventure sur les côtes labradoriennes et il ouvrit la caisse de flacons d'alcool qu'on remettait à chacun des pêcheurs isolés.

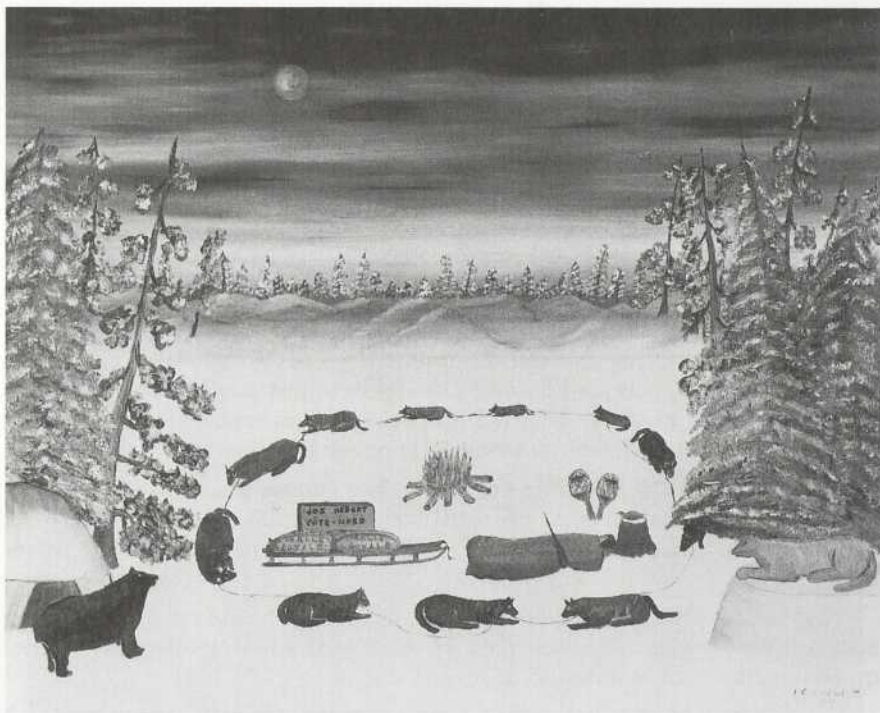
Le jour tombait peu à peu et les vapeurs d'eau-de-vie commençaient à noyer son chagrin, quand soudain, il entendit des miaulements et des batailles de chats autour des bâtiments de pêche.

Il entrouvrit la porte pour jeter un coup d'œil, mais il la referma violemment, car ce qu'il venait de voir n'était pas rassurant. Une armée de chats noirs de grande taille était à sa porte, et il en arrivait encore à la nage, venant de je ne sais où. Et, comme pour ajouter davantage à la scène, un personnage tout de noir vêtu, portant des épaulettes militaires, surgissait de la profondeur des eaux.

Bras-de-Fer n'eut pas le temps de se ressaisir que déjà des chats envahissaient sa cabane en passant par la cheminée ou en soulevant la trappe du plancher. Pris de peur, il se glissa dans son lit et tira les couvertures par-dessus sa tête.

À ce moment, il pensa à sa mère qui lui avait dit : « Quand tu seras mal pris, invoque la sainte Vierge Marie. » Aussitôt, il entendit le militaire qui criait des ordres à ses chats, et le calme revint dans sa cabane.

Lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin, même s'il voyait encore double, il fut bien surpris ; le capitaine lui avait volé la moitié de ses flacons.



22. Le postillon Jos Hébert
huile sur toile ; 20" × 24"

Beau temps, mauvais temps, le célèbre postillon de la Côte-Nord
se rend raconter ses histoires.

LE POSTILLON JOS HÉBERT

BAIE-DES-MOUTONS

Les hivers étaient rudes dans les années 1880 sur l'île du Navire, au large de la pointe à Maurier ; et le soir, après la prière, les enfants étaient sûrs de passer une belle veillée lorsque surgissait Jos Hébert, le postillon de la Côte-Nord.

Pendant une quarantaine d'années, depuis la baie de Brador jusqu'à Sept-Îles, il arrivait à l'improviste, courant derrière son attelage de chiens qui tirait un cométique chargé de sacs de courrier.

C'était un petit homme trapu, robuste, aux yeux vifs et au verbe imaginaire. Assis au bout de la table, Jos Hébert commençait toujours par débiter des aventures de naufrages dans lesquelles les hommes avaient passé l'hiver dans un abri de fortune sur une île, se séparant quelques livres de pois et des biscuits. Mais, inévitablement, il y avait toujours un matelot affamé qui volait les maigres rations des autres et qui en crevait, le ventre gonflé comme une peau de bouc. Finalement, quelques malheureux se construisaient un radeau de fortune et ils réussissaient à atteindre la civilisation après quarante jours de navigation.

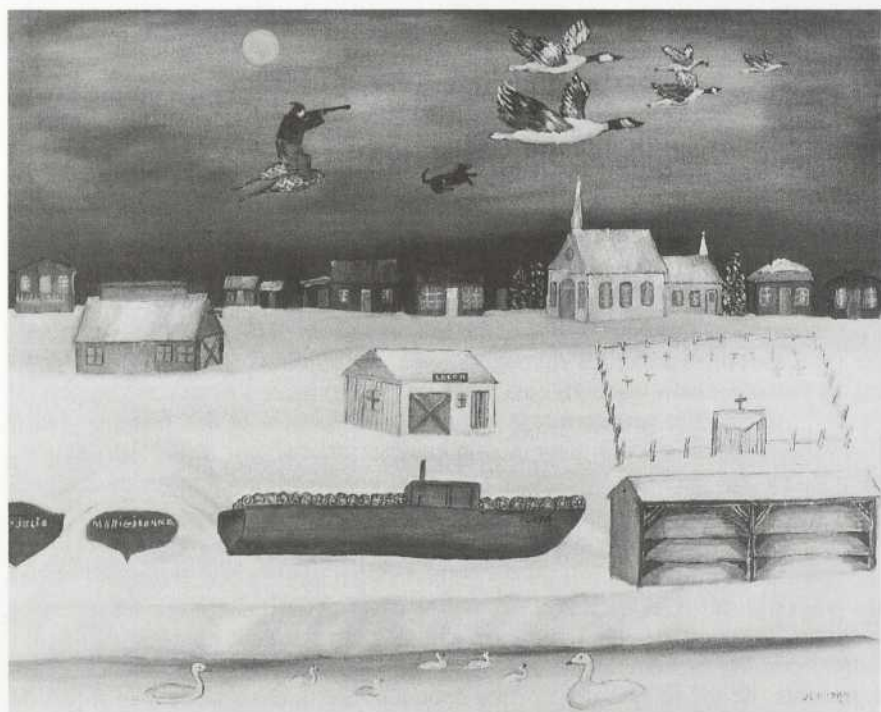
Il y avait aussi cette fois où Jos Hébert s'était arrêté à Fox Bay, pour visiter ses pièges, disait-il, et qu'il entra dans une caverne où il découvrit les quarante cadavres des naufragés du *Granicus*. Affamés, ils s'étaient mangés les uns les autres, comme en témoignait un grand four dans lequel gisaient encore des ossements, de même que des coffres contenant de la chair salée à la façon du lard.

« On creusa un fossé dans la terre encore gelée et mangeurs et mangés furent enterrés pêle-mêle, ainsi que les coffres et les marmites et leur lugubre contenu. Les pêcheurs ont eu la précaution d'entourer cette sinistre fosse d'une palissade, car cela doit être l'endroit où le diable vient ricaner le jour des Morts, ma foi-de-gueux ! »

En terminant son récit, alors que tous les jeunes frémissaient, Jos Hébert clignait de l'œil en glissant tout bas à l'oreille de son voisin : « Penses-tu que je leur ai sacré une bonne peur avec le naufrage du *Granicus* ? »

Puis Jos Hébert entamait le récit de ses nuits passées à la belle étoile, alors qu'il s'installait dans une clairière, à l'abri des grands arbres. Il montait un bon feu pour se préparer du thé chaud, puis il s'abritait sous des couvertures, son fusil à la portée de la main. Il dormait jusqu'au petit jour avec ses onze chiens qui formaient un cercle autour de lui pour l'isoler des bêtes sauvages.

Toutes ces histoires hantaient l'imagination des enfants. Heureusement que leurs parents leur disaient, pour les rassurer : « Eh bien, mon petit, si ton histoire vient de Jos Hébert, tu n'as rien qu'à pas la croire. »



23. Les chasseurs volants
huile sur toile ; 16" x 20"

Des chasseurs se déplaçaient dans le ciel grâce
à leurs raquettes magiques.

LES CHASSEURS VOLANTS

SAINT-AUGUSTIN

Edmond qui avait passé une quarantaine d'années avec les Montagnais sur les rives de la petite rivière l'Astache, du nom d'une bonne vieille indienne, partait avec eux chaque automne vers leurs terrains de chasse. Parmi toutes les aventures qu'il vécut, il aimait bien raconter celle des chasseurs volants.

Un hiver, alors qu'ils avaient fini de poser leurs pièges et qu'ils voulaient explorer des lieux nouveaux dans une région éloignée, la neige était si épaisse qu'ils ne pouvaient pas marcher en raquettes pour s'y rendre. Le chef indien décida donc de se servir de ses pouvoirs magiques. Il se mit alors à enduire les mocassins et les raquettes des trappeurs d'une substance secrète tout en prononçant des mots magiques.

Puis, de la même manière que le faisait le chef indien, tous les chasseurs s'inclinèrent profondément en direction de l'endroit où ils voulaient se rendre. Le chef lança ensuite un cri, et en même temps, un bruit de raquettes battant la neige se fit entendre. Tous les chasseurs s'élevèrent alors lentement vers le ciel et ils fendirent l'air aussi allègrement que le faisaient les grands oiseaux qu'ils rencontraient.

Le bruit de raquettes à la course continuait toujours de retentir et en même temps un sifflement leur frappait les oreilles. Bien qu'il faisait très froid, le trajet se déroule sans qu'ils ressentent aucune froidure sur leur corps.

Ils voyagèrent ainsi pendant une couple d'heures avant que le grand chef hurle un signal incompréhensible. Aussitôt, le train d'enfer ralentit doucement, puis chacun des chasseurs atterrit en douce sur la neige durcie. Ils se trouvaient alors dans un endroit où les rayons du soleil éclataient sur la neige à travers de petites épinettes noires.

L'hiver se passa à trapper dans ce lieu nordique, et quand le printemps se fit sentir, avant la fonte des neiges, Edmond et ses amis amérindiens enroulèrent leurs fourrures pour s'en faire des paquets qu'ils fixèrent solidement sur tout leur corps. De la même façon qu'ils étaient venus, ils reprirent la route du ciel chaussés de leurs raquettes magiques et ils revinrent au Saguenay.

Contents d'avoir passé un bon hiver de trappage, ils se laissèrent après avoir fait une fête pour remercier les Anciens qui les avaient si bien guidés.

On ne sut jamais si Edmond avait découvert le secret de la préparation de la substance merveilleuse qui servait à propulser les raquettes des trappeurs, mais par la suite, on le vit dans le ciel, au-dessus du village de Saint-Augustin, à la poursuite d'outardes. Il allait aussi loin que sur l'île d'Anticosti où le gibier abondait, ses raquettes lui servant toujours de moyen de transport.



24. **La femme abandonnée sur une île**
huile sur toile ; 16" x 20"

Une femme abandonnée sur une île est aux prises
avec un grand oiseau noir qui l'attaque.

LA FEMME ABANDONNÉE SUR UNE ÎLE

ÎLE DE LA DEMOISELLE

À l'époque des premiers voyages des navigateurs français qui venaient séjourner au Canada de la fonte des glaces jusqu'aux saisons froides, il arriva que des personnes qui étaient du voyage furent laissées sur une île ou sur le rivage pour être ensuite oubliées sur place au départ des navires à l'automne. Ce fut le sort réservé à Marguerite de Roberval qui, un printemps, avec son mari et une gouvernante, avait été déposée sur une île perdue dans le milieu du fleuve.

Rendus à la fin de l'automne, voyant qu'ils avaient été oubliés en Amérique, ils entreprirent, avec des outils rudimentaires, de remplacer leur campement d'été par une construction qui les protégerait des froidures de l'hiver.

Lorsque le printemps revint, ils agrandirent le morceau de terre défrichée l'été précédent, et ils semèrent quelques graines de fruits et de légumes issues des rations laissées par le capitaine qui les avaient trompés.

C'est à partir de ce second été passé sur l'île en expédition forcée que le séjour commença à se gêner. Un grand oiseau noir se mit à voler les légumes de leur jardin ; si bien qu'il fallut cueillir la récolte avant qu'elle ne soit mûre.

Puis l'oiseau se fit encore plus agressif, et il s'en prit au mari qui ne survécut pas à l'attaque. Quelques semaines plus tard, ce fut au tour de la gouvernante de rendre l'âme après avoir été malmenée par l'oiseau.

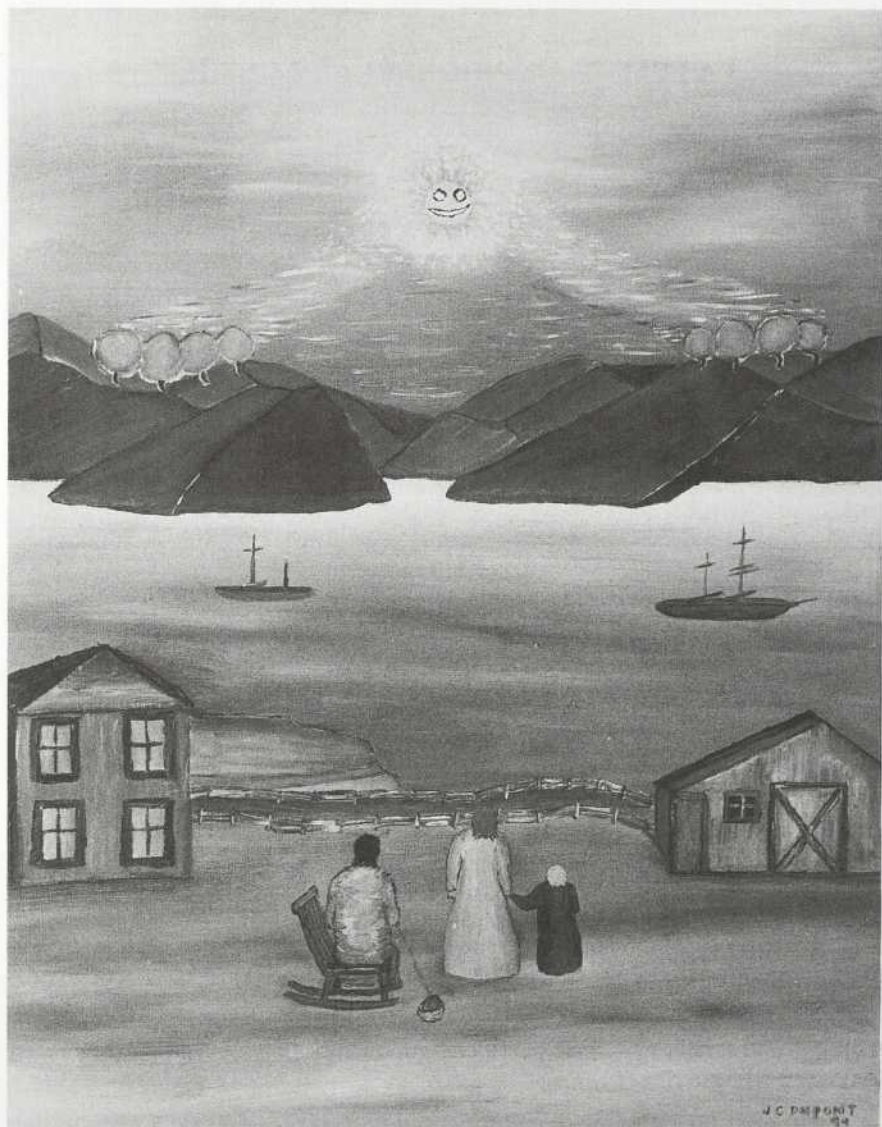
En septembre, alors que Marguerite marchait sur la rive avec son bébé, l'oiseau surgit subitement et il reprit les airs en entraînant l'enfant avec lui.

La femme, maintenant seule sur l'île, ne se déplaçait plus sans avoir à la main un grand bâton pour se défendre.

La dernière bataille eut lieu l'automne tard ; la femme réussit à assommer le grand oiseau noir. Il se passa ensuite quelques années qui parurent bien longues à Marguerite.

Un jour, un capitaine de bâtiment qui passait près de l'île y aperçut une femme vêtue de peaux de fourrure et qui faisait des signes désespérés pour attirer son attention. Il alla la quérir et la ramena en France où elle chercha alors vainement son oncle qui l'avait abandonnée sur l'île.

Roberval était mort l'automne précédent, assommé à coups de bâton par une femme.



25. **La femme pétrifiée**
huile sur toile ; 16" x 20"

La femme d'un pêcheur qui a chanté pour faire danser les aurores boréales est transformée en statue de sel.

LA FEMME PÉTRIFIÉE

BLANC-SABLON

Rose-Anna n'avait jamais pu s'habituer à voir partir son mari le matin pour aller pêcher en mer. Elle passait ses journées à surveiller l'entrée de la baie pour voir revenir son embarcation. Par temps froid, elle plaçait sa chaise vis-à-vis d'une fenêtre, et l'été, elle s'assoyait dehors.

Un après-midi du mois d'août, alors que le temps était pesant et annonçait la tempête, elle se résigna difficilement à se mettre à l'abri. Comme d'habitude, une idée ne la quittait pas : « Il a dû se faire surprendre en mer par le mauvais temps ; qu'est-ce qu'il fait qu'il ne revient pas ? »

Ce jour-là, elle était « transportée » ; elle ne tenait plus en place. Les éclairs en serpent venaient frapper avec éclats sur les rochers et le tonnerre roulait sans arrêt. Dès que la pluie cessa et que l'orage se calma, elle retourna s'installer dehors.

Il faisait un drôle de temps ; l'on aurait dit que les nuages s'en venaient tous se tamponner au-dessus des montagnes, tout juste devant Rose-Anna.

Soudain, elle vit s'agiter des « marionnettes » dans le ciel. Ces aurores boréales perçaient les nuages pour s'élancer haut dans le firmament, jusqu'au soleil qui commençait à briller avec éclats.

Il lui vint alors à la mémoire la chanson que son père lui avait apprise pour faire danser les marionnettes, et elle se mit aussitôt à la fredonner :

Qu'est-ce qui se passe ici ce soir ?
Compagnons de la marionnette ?
Qu'est-ce qui se passe ici ce soir ?
Gay, Gay, Vive le roi.

Petit à petit, Rose-Anna vit une bête monstrueuse se dégager des nuages et étirer ses pattes velues au-dessus des montagnes. Lorsque la bête eut fini de se développer, elle sembla regarder fixement la femme qui fut prise de frayeur.

À la fin du jour, lorsque le pêcheur revint à la maison, il vit de loin sa femme qui ne bougeait pas et dont les cheveux étaient devenus tout blancs. À mesure qu'il approchait, il n'en croyait pas ses yeux, sa femme avait été transformée en statue de pierre.

Depuis ce jour, lorsque les parents passent par ce village de la basse Côte-Nord, ils ne manquent pas de montrer à leurs enfants, au loin sur la côte, une grosse roche ayant la forme d'une femme assise sur sa chaise.

THE HISTORY OF THE

The history of the world is a long and varied one, filled with the lives and deeds of many great men and women. It is a story of struggle and triumph, of hope and despair, of love and hate. It is a story that has shaped the world we live in today, and it is a story that will continue to shape the world of tomorrow.

The world has been a place of constant change and growth. From the first simple tools of man to the most advanced technologies of the modern age, the world has always been a place of progress. It is a place where the human spirit has always found a way to overcome the most difficult of challenges.

There have been many great leaders in the world, men and women who have inspired and led their people to greatness. They have been the architects of great civilizations, the founders of great nations, and the champions of great causes. They have been the light of the world, and their lives and deeds have been a source of inspiration and guidance for all who have followed them.

The world is a place of great beauty and wonder. It is a place of diverse cultures and traditions, of different languages and customs. It is a place where the human spirit has always found a way to overcome the most difficult of challenges. It is a place where the human spirit has always found a way to overcome the most difficult of challenges.

The world is a place of great beauty and wonder. It is a place of diverse cultures and traditions, of different languages and customs. It is a place where the human spirit has always found a way to overcome the most difficult of challenges. It is a place where the human spirit has always found a way to overcome the most difficult of challenges.

BIBLIOGRAPRIE

Références pour chacune des légendes

1. Charles-Arthur Gauvreau, *Au bord du Saint-Laurent. Histoires et légendes*, Rivière-du-Loup, Le Saint-Laurent, 1923, 86 pages (p. 18 à 22).
Léo-Paul Hébert, *Histoire ou légende ? Jean-Baptiste de La Brosse*, Montréal, Bellarmin, 1984, 546 pages (p. 277 à 325).
2. Damase Potvin, *Le Tour du Saguenay*, Québec, Ministère de l'Agriculture, 1920, 168 pages (p. 97 à 99).
Commission de toponymie, *Noms et lieux du Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1994, xxv-925 pages (p. 784).
3. Bérangère Landry, *Les récits traditionnels de Natashquan*, Québec, Université Laval, mémoire de maîtrise, 1990, 110 pages (p. 81 à 83).
Josée Mailhot, *Les relations entre les vivants et les morts à Tête-à-la-Baleine*, Montréal, Université de Montréal, Département d'anthropologie, mémoire de maîtrise, 1965, 138 pages (p. 65 à 67).
4. AFUL, Collection N. Grenier, doc. ms. n° 106.
AFUL, Collection M. Joncas et Y. Deschamps, doc. ms. n° 852.
5. AFUL, Collection R. Picard, ms. n° 11.
Paul Stevens, « Les Trois Diables », *Contes d'autrefois*, Montréal, Beauchemin, 1946, p. 9 à 30.
6. Honoré Beaugrand, *La Chasse-galerie*, Montréal, s.éd., 1900, 123 pages (p. 9 à 34).
Damase Potvin, *Sur la Grand'Route*, Québec, chez l'auteur, 1927, p. 99 à 113.
7. Nicole Potvin, « Le naufrage de deux chasseurs de loups-marins », *Revue d'histoire de la Côte-Nord*, 6 novembre 1986, p. 30 et 31.
Napoléon-Alexandre Comeau, *La Vie et le sport sur la Côte-Nord*, Québec, Éditions Garneau, 1945, 372 pages (p. 219 à 231).
8. Napoléon-Alexandre Comeau, *La Vie et le sport sur la Côte-Nord*, Québec, Éditions Garneau, 1945, 372 pages (p. 287 et 288).
Jean-Claude Dupont, *Le Sucre du pays*, Montréal, Éditions Leméac, 1975, 117 pages (p. 81 à 83).
9. Louis Fréchette, « Un fantôme », *Almanach du peuple*, Montréal, Beauchemin, 1915, p. 311 à 315.
Faucher de Saint-Maurice, *Contes et récits*, Montréal, VLB Éditeur, 1977, 327 pages (p. 167 à 179).

10. AFUL, Collection N. Dorion, ms. n° 6.
AFUL, Collection G. Lapointe, enreg. 250.
11. Faucher de Saint-Maurice, *À la brunante*, Montréal, Duvernay Frères & Dansereau Éditeurs, 1874, 347 pages (p. 271 et 272).
Faucher de Saint-Maurice, « La Sirène pêchée », *À la veillée*, Québec, Darveau, 1879, 199 pages (p. 29 à 31).
12. Placide Vigneau, « La peur qu'eut Peter Le Gros la nuit de la mort de sa mère », *Revue d'histoire de la Côte-Nord*, 11 août 1989, p. 31.
AFUL, Collection J.-C. Dupont, enreg. 257.
13. Victor-Alphonse Huard, *Labrador et Anticosti*, Montréal, Éditions Leméac, 1972 (réimpression de 1897), 505 pages (pages 93 à 96 et 123 et 124).
E. Fafard-Lacasse, *Côte-Nord du Saint-Laurent, légendes et récits*, Montréal, L'Éclaireur de Montréal, 1937, 134 pages (p. 56-57, 89 et 90).
14. Luc Lacourcière, « Les monstres », *Catalogue de la légende*, Québec, Université Laval, Archives de folklore, p. 178, cote C 3/1, 7.
AFUL, Collection M. Boucher, doc. ms. n° 102.
15. Donald Mackay, *Le Paradis retrouvé*, Montréal, Les Éditions de la Presse Ltée, 1979, 175 pages (p. 32 à 36).
Rodrigue Gignac et André Corriveau, « Les phares du Saint-Laurent », Québec, Société Radio-Canada, Radio-documents, 1978, 18 pages (p. 6).
16. J.-B. Ferland, *Opuscules*, Québec, A. Côté et Cie, 1876, 181 pages (p. 5 à 35).
Joseph Schmitt, *Monographie de l'île d'Anticosti*, Paris, A. Herman, 1904, 367 pages (p. 29 et 30).
17. Bélangère Landry, *Les récits traditionnels de Natashquan*, Québec, Université Laval, mémoire de maîtrise, 1990, 111 pages (p. 90).
Jacques Rousseau, « De menus rites païens de la forêt canadienne », *Les Cahiers des Dix*, Montréal, Fides, 1954, p. 187 à 232 (p. 214).
18. Madeleine Lefebvre, *Tshakapesh, récit montagnais-naskapi*, Québec, MAC, collection Civilisation du Québec, 1972, 171 pages (p. 70 à 78).
Dollard Dubé, *Légendes indiennes du Saint-Maurice*, Trois-Rivières, Les Pages trifluviennes, série C, n° 3, 1933, 79 pages (p. 12 à 15).
19. E. Fafard-Lacasse, *Côte-Nord du Saint-Laurent, légendes et récits*, Montréal, L'Éclaireur de Montréal, 1937, 134 pages (p. 102).
Luc Lacourcière, « Le monstre des îles Caouis », *Catalogue de la légende*, Université Laval, Archives de folklore, p. 178, c 3/1,7.

20. Josée Mailhot, *Les relations entre les vivants et les morts à Tête-à-la-Baleine*, Montréal, Université de Montréal, Département d'anthropologie, mémoire de maîtrise, 1965, 138 pages (p. 58).
Bérangère Landry, *Les récits traditionnels de Natashquan*, Québec, Université Laval, mémoire de maîtrise, 1990, 111 pages (p. 94).
21. Josée Mailhot, *Les relations entre les vivants et les morts à Tête-à-la-Baleine*, Montréal, Université de Montréal, Département d'anthropologie, mémoire de maîtrise, 1965, 138 pages (p. 60 et 61).
E.-Z. Massicotte, *Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle*, Montréal, Beauchemin, 1908, 330 pages (p. 13 à 21).
22. Auguste Galibois, « La Côte-Nord », *Le Terroir*, vol. XIV, n° 7, décembre 1932, p. 17 et 18 ; et vol. XIV, n° 9, février 1933, p. 18 et 19.
Louis Garnier, *Du cométique à l'avion*, Québec, P. Larose, 1947, 297 pages (p. 100 et 101).
23. Wilfrid-Hidola Girard, *Le Pionnier*, Desbiens, Éd. du Phare, 1972, 226 pages (p. 45 à 48).
Herbert T. Schwarz, « Ciel Bleu prend femme », *Contes érotiques indiens*, Montréal, Éditions du Jour, 1974, 103 pages (p. 18).
24. Anne Hébert, « L'île de la Demoiselle », *Écrits du Canada français*, n° 42, Montréal, 1979, p. 9 à 92.
La Gaspésie, histoire, légendes, ressources, beautés, Québec, Ministère de la Voirie, 1933, 119 pages (p. 42 et 43).
25. AFUL, Collection M. Joncas, doc. ms. n° 873.
Bertrand Bergeron, *Au royaume de la légende*, Chicoutimi, Les Éditions JCL, 1988, 389 pages (p. 209 et 210).

INDEX

- 1. Les cloches qui sonnent d'elles-mêmes** TADOUSSAC
huile sur toile ; 16" x 20"
Le missionnaire de Tadoussac avertit ses amis des rives du Fleuve au moment de sa mort.
- 2. L'Indien qui brisa le Cap Trinité** CAP TRINITÉ
huile sur toile ; 16" x 20"
Un vieux chasseur montagnais rencontre le dernier mauvais manitou sur la rivière Saguenay.
- 3. Les hommes pas de tête** ESCOUMINS
huile sur toile ; 16" x 20"
Des morts prennent la forme d'« hommes pas de tête » pour garder des trésors cachés.
- 4. Les lutins** SAINT-PAUL-DU-NORD
huile sur toile ; 20" x 24"
La nuit, il y avait des lutins qui volaient les chevaux dans les écuries de la Côte-Nord.
- 5. Le Montagnais au violon magique** BETSIAMITES
huile sur toile ; 16" x 20"
Un Montagnais hérite d'un violon capable de faire danser le diable jusqu'à épuisement.
- 6. La chasse-galerie** BAIE-COMEAU
huile sur toile ; 16" x 20"
Un homme qui s'en va chasser le jour du Vendredi saint rencontre une chasse-galerie.
- 7. Comeau à la dérive** GODBOUT
huile sur toile ; 16" x 20"
Napoléon Comeau porte secours à des amis qui dérivent sur les glaces du Fleuve.
- 8. Les hiboux malcommodes** BAIE-TRINITÉ
huile sur toile ; 16" x 20"
Des hiboux qu'on a voulu déloger de leur nid s'attaquent à une famille tranquille.
- 9. Le fantôme de l'île aux Oeufs** POINTE-AUX-ANGLAIS
huile sur toile : 16" x 20"
Chaque année, le 22 du mois d'août, depuis 1711, Walker revient sur l'île aux Oeufs.

10. **Le diable beau danseur** SEPT-ÎLES
 huile sur toile ; 20" x 24"
 Le diable, sous la forme d'un beau danseur, tente d'enlever une jeune fille.
11. **Les sirènes de la Côte-Nord** RIVIÈRE-AU-TONNERRE
 huile sur toile ; 16" x 20"
 Un pêcheur eut la malchance d'accrocher ses hameçons dans les cheveux d'une sirène.
12. **Les chevaux de malheur** LONGUE-POINTE
 huile sur toile ; 16" x 20"
 Pendant la nuit, un pêcheur est entouré par des chevaux lui annonçant la mort de sa mère.
13. **Le grand serpent de mer** HAVRE-SAINT-PIERRE
 huile sur toile ; 20" x 24"
 Un grand serpent d'une centaine de pieds de longueur s'attaque aux pêcheurs.
14. **La sciegouine des mers** ÎLE DE MINGAN
 huile sur toile ; 16" x 20"
 Un poisson-scie se déplaçant à grande vitesse scie la coque des embarcations.
15. **Les naufragés du *Granicus*** ÎLE D'ANTICOSTI
 huile sur toile ; 16" x 20"
 Une tempête d'automne échoue un navire et les passagers sont perdus sur une île.
16. **Le sorcier Gamache** ÎLE D'ANTICOSTI
 huile sur toile ; 16" x 20"
 Un pêcheur installé avec sa famille sur une île isolée joue le personnage du sorcier.
17. **Les oiseaux voleurs** NATASHQUAN
 huile sur toile ; 16" x 20"
 De grands oiseaux noirs viennent voler le poisson dans les filets des pêcheurs.
18. **Tshakapesh l'invincible** LA ROMAINE
 huile sur toile ; 16" x 20"
 Un jeune Amérindien s'en va dans les montagnes pour tuer l'ours qui a dévoré ses parents.
19. **Le monstre des îles Caouis** ÎLES CAOUIS
 huile sur toile ; 16" x 20"
 Pendant la nuit, un monstre sorti de terre s'attaque à des trappeurs campés sur une île.

20. **Le cométique noir** TÊTE-À-LA-BALEINE
 huile sur toile ; 16" × 20"
 Le diable, avec son attelage de chiens, vient chercher le corps d'une vieille femme qui a trépassé.
21. **L'île aux Chats** ÎLE DU GROS MÉCATINA
 huile sur toile ; 20" × 24"
 Un pêcheur laissé seul dans une cabane sur une île isolée est attaqué par des chats.
22. **Le postillon Jos Hébert** BAIE-DES-MOUTONS
 huile sur toile ; 20" × 24"
 Beau temps, mauvais temps, le célèbre postillon de la Côte-Nord se rend raconter ses histoires.
23. **Les chasseurs volants** SAINT-AUGUSTIN
 huile sur toile ; 16" × 20"
 Des chasseurs se déplaçaient dans le ciel grâce à leurs raquettes magiques.
24. **La femme abandonnée sur une île** ÎLE DE LA DEMOISELLE
 huile sur toile ; 16" × 20"
 Une femme abandonnée sur une île est aux prises avec un grand oiseau noir qui l'attaque.
25. **La femme pétrifiée** BLANC-SABLON
 huile sur toile ; 16" × 20"
 La femme d'un pêcheur qui a chanté pour faire danser les aurores boréales est transformée en statue de sel.



Les légendes de la Côte-Nord rappellent l'existence de pirates, de « revenants », d'« hommes pas de tête », de « grands serpents de mer », de « sciegouines » et de « bêtes à grande queue » ; et elles transforment en génies ou en héros populaires le postillon Jos Hébert, Placide Vigneau, Napoléon Comeau, Olivier Gamache et le père de la Brosse.

Chez les Amérindiens de la région, les récits mythiques racontent comment les Anciens, invincibles, délivraient les vivants des mauvais manitous.

